

## **Philosophie tragique ou anti-philosophie ? La géométrie oppositionnelle et les structures élémentaires de l'idéologie**

Alessio Moretti\*

**Résumé:** À la suite de Nietzsche, mais aussi inspiré par les idées d'« inconscient » et de « cure » (et leurs paradoxes) chez Freud et Lacan, le jeune philosophe Clément Rosset (1939-2018) a proposé, principalement dans *Logique du pire* (1971), une idée élaborée, radicale et percutante de ce que peut/doit être une « philosophie tragique ». Cela l'engage (comme déjà Nietzsche) à un usage systématiquement *binnaire* et *mythopoiétique* du concept d'« opposition » et à un rapport singulier au concept d'« idéologie », suite auquel la philosophie tragique est dite (par Rosset, se revendiquant de Nietzsche) devoir être *non-idéologique* plutôt qu'*anti-idéologique*. Prenant en compte une image enjouée, mais bien plus puissante et cruciale qu'il n'y paraît, du même Rosset de 1971, celle d'« ingrédient (philosophique) avarié », nous analysons de manière critique l'idée-même de philosophie tragique de Nietzsche-Rosset, au moyen de quatre ingrédients conceptuels (non avariés) nouveaux, que nous introduisons progressivement, puis montrons dramatiquement enchaînés : (1) la « géométrie oppositionnelle », qui généralise la structure d'« hexagone logique » ; (2) l'« anti-philosophie », que Badiou articule à sa redéfinition de la « philosophie » ; (3) la notion d'« extrême droite théorique », qui éclaire le débat dramatique entourant la philosophie de Heidegger (et de Nietzsche...) ; (4) ainsi qu'une théorie des « structures élémentaires de l'idéologie » (qui généralise des théories de Gramsci et Cassirer en s'appuyant sur le point (1)), que nous présentons ici pour la première fois. Au moyen de ces 4 instruments conceptuels « non-rossetiens », utilisés par nous pour traquer (au sens de Rosset et *chez Rosset*) des « ingrédients avariés », nous parvenons à un éclairage critique assez surprenant.

**Mots-clés :** philosophie tragique, anti-philosophie, géométrie oppositionnelle, mythopoièse, logicisme.

## **Filosofia trágica ou anti-filosofia? A geometria oposicional e as estruturas elementares da ideologia**

**Resumo:** Na sequência de Nietzsche, mas inspirado também pelas ideias de 'inconsciente' e de 'cura' (e seus paradoxos) em Freud e Lacan, o jovem filósofo Clément Rosset (1939-2018) propôs, principalmente em *Lógica do pior* (1971), uma ideia elaborada, radical e percutante do que pode/deve ser uma 'filosofia trágica'. Isso engaja (como já em Nietzsche) um uso sistemático *binário* e *mitopiético* do conceito de 'oposição' e uma relação singular com o conceito de 'ideologia', face ao qual a filosofia trágica é dita (por Rosset, reivindicando Nietzsche) devendo ser *não-ideológica*, mais do que *anti-ideológica*. Levando em conta uma imagem engraçada, porém mais potente e crucial do que parece, do mesmo Rosset de 1971, a de "ingrediente estragado", analisaremos de maneira crítica a própria ideia de filosofia trágica de Nietzsche-Rosset, por meio de quatro ingredientes conceituais (não estragados) novos, que introduzimos

---

\* Alessio Moretti é Doutor em Filosofia e Lógica pela Univeristé de Neuchâtel, Suíça; e foi aluno de Clément Rosset na graduação em Filosofia na Université de Nice, França. Email [thalnalessio@gmail.com](mailto:thalnalessio@gmail.com)

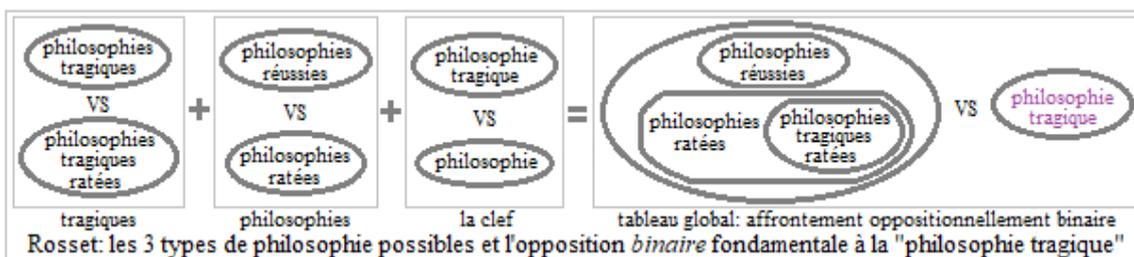
progressivamente, em seguida mostrando-os dramaticamente encadeados: (1) a ‘geometria oposicional’, que generaliza a estrutura de ‘hexágono lógico’; (2) a ‘anti-filosofia’, que Badiou articula com sua redefinição de ‘filosofia’; (3) a noção de ‘extrema-direita teórica’, que esclarece o debate dramático envolvendo a filosofia de Heidegger (e de Nietzsche...); (4) assim como uma teoria das ‘estruturas elementares da ideologia’ (que generaliza as teorias de Gramsci e Cassirer apoiando-se no ponto 1 supracitado), que apresentamos aqui pela primeira vez. Por meio desses 4 instrumentos conceituais ‘não-rossetianos’, utilizados por nós para encerrar (no sentido de Rosset e em Rosset) os “ingredientes estragados”, chegamos a um esclarecimento assaz surpreendente.

**Palavras-chave:** filosofia trágica, anti-filosofia, geometria oposicional, mitopoiesis, logicismo.

### 1. Le projet de Rosset : faire exister une « philosophie tragique »

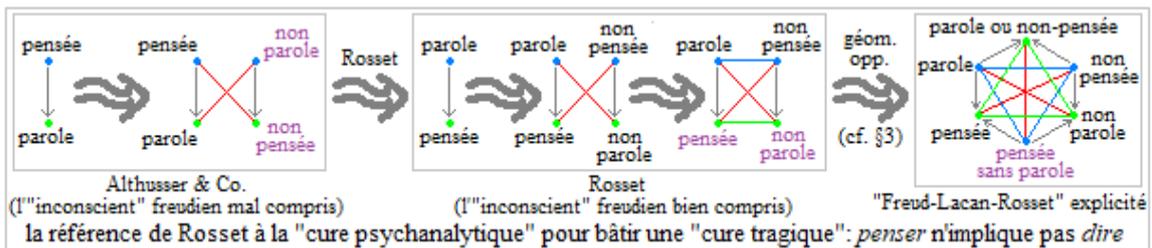
En 1872 le jeune Nietzsche (1844-1900) fait grand bruit en proposant une « philosophie de la tragédie », mise à l’enseigne de l’opposition (binaire) de l’« apollinien » et du « dionysiaque ». Ce philosophe, devenu par suite de plus en plus inquiétant (au point que le nazi-fascisme prétend s’être avant tout inspiré de lui), s’est néanmoins retrouvé introduit, après 1945, en France (par Bataille, Deleuze, Foucault et d’autres). En 1960, puis en 1971, Clément Rosset (1939-2018), un jeune philosophe jusque-là connu comme fin exégète de Schopenhauer (1788-1860), philosophe ayant inspiré Nietzsche (qui a fini par le critiquer très sévèrement comme *imparfaitement tragique*), en vient à viser une radicalisation de l’intuition du « tragique » par Nietzsche et propose en ce sens, particulièrement dans *Logique du pire. Eléments pour une philosophie tragique* (1971), une redéfinition « logiquement rigoureuse » du concept nietzschéen de « philosophie tragique ». Il distingue deux groupes de « philosophes tragiques » : (1) les philosophes *véritablement tragiques* : les Sophistes (500 a.C.), Lucrèce (94-56 a.C.), Montaigne (1533-1592), Pascal (1623-1662), Spinoza (1632-1677) et surtout Nietzsche ; (2) puis ceux, *pseudo-tragiques*, qui dévoient l’idée pure de tragique vers une transcendance (illusoire) : Kierkegaard (1813-1855), De Unamuno (1864-1936), Chestov (1866-1938), etc. Tous les autres philosophes (Platon, Hegel...) sont *anti-tragiques*. Rosset définit la philosophie tragique comme une philosophie qui reconnaît le « pire », mais célèbre néanmoins, contre toute illusion de « transcendance » (i.e. arrière-monde, double de la réalité « meilleur qu’elle »), l’« immanence » radicale : un refus de toute consolation illusoire. Cette définition, chez Rosset, est liée aux concepts (synonymes) de « chaos » et de « hasard » (conçus comme résistant à leurs *opposés* trompeurs : l’« ordre » et le « sens ») : la seule règle du réel est le chaos, toute « maîtrise du chaos », même conceptuelle, est illusion (involontaire ou volontaire).

L'intuition fondamentale du tragique peut se dire ainsi: (1) tout est là, rien ne manque, rien ne peut être ajouté, aucune récrimination n'est recevable ; (2) la (vraie) joie et le tragique sont paradoxalement intimement liés (la vraie joie c'est d'accepter le réel, c'est-à-dire reconnaître le tragique) ; (3) la joie (définie tragiquement) se trouve paradoxalement être plus forte que la douleur (pourtant reconnue accablante) et justifie donc que (pour qui voit les choses lucidement : i.e. tragiquement) dans un *choix binaire indépassable*, l'« acceptation » (joyeuse) de la vie doit être préférée au « suicide ». Suite à cette « cartographie », Rosset oppose 'binaires' (i) la « logique du pire » (l'exploration méthodique/cruelle de l'idée de tragique et la destruction qu'elle entraîne de toute illusion philosophique) et (ii) la « logique de la réparation » (celle propre à toute élaboration philosophique non-tragique, pour ne rien dire des philosophies grossières que sont les « religions »). Rosset veut donc démontrer que le tragique est la chose la plus « logique » (implacable) qui soit, pour qui a la force (miraculeuse...) de parvenir à réfléchir sans s'auto-illusionner (en masquant l'effroyable vérité de l'invincibilité du chaos). Suite à quoi, en ayant recours à une métaphore « cuisinière » (humoristique), Rosset définit, par des oppositions binaires, 3 types de philosophies possibles : (i) réussie (mélanger les ingrédients philosophiques avec succès) ; (ii) ratée (les mélanger avec insuccès, parce qu'on le fait mal ou parce que certains ingrédients sont avariés) ; (iii) tragique (refuser de mélanger les ingrédients, les laisser intacts). La troisième possibilité est celle dont relève la philosophie tragique, qui a le courage (et la sagesse) de laisser intact le hasard que la philosophie tente désespérément d'éliminer en l'agençant dans des structures significantes illusives.



Dire, en tragique, que *rien* ne peut être ajouté au réel signifie dire que ni un « événement » (involontaire) ni un « acte » (volontaire) ne sont en vérité possibles, si on entend par eux un *changement* (radical) apporté à la réalité par un sujet « libre ». Et pourtant : Rosset doit affronter le paradoxe (classique) que s'il oppose la philosophie tragique à la philosophie, c'est qu'une sorte d'acte, « magique », est malgré tout miraculeusement possible. Rosset admet cela, cet unique acte *magique* (pour nous sinon

pour le monde) c'est le *mode* selon lequel on se représente ses pensées et ses actions : c'est l'approbation, qui s'oppose (*binaires*, Rosset le souligne) au suicide, car tout choix tiers, intermédiaire (du type : « ni approbation, ni suicide »), relève du travestissement du tragique et donc de l'illusion. Pour expliquer ce « miracle », et surtout ce à quoi il ouvre, Rosset fait remarquer que la psychanalyse témoigne déjà (n'en déplaise à certaines mésinterprétations radicales – celles des « anti-idéologues » à la Althusser et suivants) d'un paradoxe similaire : celui du rapport entre penser, dire et se taire. La cure analytique consiste non pas à permettre de *connaître* (crypto-idéologie), mais à permettre d'*exprimer* ce qui est *pensé mais non dit*. Par suite, puisque « le tragique parlé est préférable au tragique silencieux », il est selon lui possible d'envisager (sur le même modèle) une véritable « cure tragique », qui se configure (logique du pire oblige) en termes d'un « terrorisme philosophique » : permettre aux humains (qui tous, au fond, savent obscurément que le tragique est partout la dure règle, mais n'ont pas les *moyens* de l'exprimer) d'avoir les moyens : (i) de l'exprimer, (ii) par-là de *le regarder en face*, (iii) par-là de *s'ouvrir à la seule vraie joie* : celle qui surgit inexplicablement, mais sûrement, lors de l'acceptation du tragique.



De cette très corrosive logique du pire, qui semblerait interdire toute velléité de changement, Rosset déduit, étonnamment, une « pratique du pire ». Elle comporte : (1) une éthique, nommée « éthique d'accueil » (qui consiste à *tout accepter*) ; (2) une esthétique, qui (i) d'une part substitue à l'illusion (idéologique) du *beau* la reconnaissance du *goût*, qui se limite à savoir saisir le « *kairos* » ; (ii) d'autre part distingue entre deux formes de « rire » (dont une seule est tragique et essentielle). Ce sont là les seules éthique et esthétique *véritables*, toute autre (i.e. celles proposées par les philosophies non-tragiques) étant un vecteur d'illusion et de perte du tragique. Comprendre cela est très important pour la cure tragique et l'accès à la joie.

Formulons maintenant quelques remarques. *Premièrement*, il y a beaucoup d'*oppositions binaires* (au sens, que nous allons préciser aux §2 et 3) chez Rosset. Il dit : (1) « Ma philosophie est *l'inverse* de celle de Plotin » ; (2) il *oppose* : (i) « logiciens du pire » VS « logiciens de la réparation » ; (ii) « philosophie tragique » VS

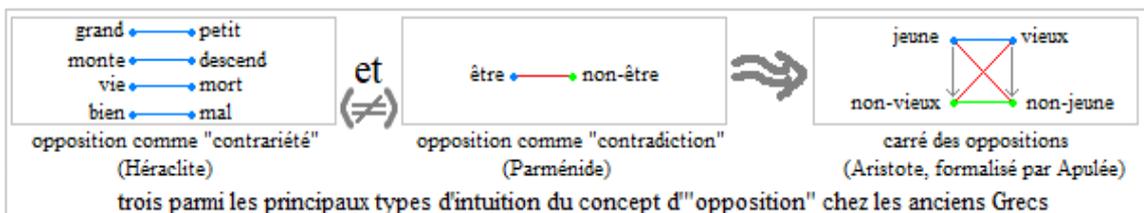
« entreprise philosophique » ; (iii) « approbation » VS « suicide » ; et cela se poursuit même dans les titres de plusieurs de ses ouvrages : (iv) *L'anti-nature* (1973) ; (v) *Le réel et son double* (1976). Rosset n'est pas sot, loin s'en faut, il voit bien que plus de deux options sont en général possibles dans ce qui l'intéresse de penser. Mais, assez systématiquement, il « binarise » malgré tout *volontairement* ces oppositions : c'est en fait l'esprit « tout ou rien » de la philosophie tragique, qui se retrouve dans le parti pris du mot « pire ». Aller aux extrêmes, refuser les demi-mesures. Or, ce *recours systématique au binarisme*, était déjà le cas chez Nietzsche (nous y reviendrons au §9), avec tout d'abord les oppositions binaires « Dionysos » VS « Apollon », « Antéchrist » VS « Christ », « Nature » VS « anti-nature », « surhomme » VS « dernier homme », « grande politique » VS « nihilisme », etc... *Deuxièmement*, alors, il faut remarquer que *dans le cas de Nietzsche cette binarisation* (qui marque profondément Rosset et son projet) *se double systématiquement d'une forte « mythopoièse »*, i.e. de l'instauration, par la violence de l'opposition frontale, d'un puissant « mythe vivant » (évidente dans le *Zarathoustra*, mais présente dans toute l'œuvre publiée de Nietzsche) : (a) le soupçon jeté sur *tout* l'existant préalable (Nietzsche dénonce généalogiquement « un coup d'état en acte depuis 2000 ans ») crée une forte sensation d'*exceptionnalité en acte*, qui fait basculer le lecteur, s'il accroche, dans une dimension onirique de « rêve éveillé enthousiasmant » ; (b) cette opposition binaire entre l'illusion collective démasquée (Nietzsche : « Je coupe l'histoire mondiale en deux : il y aura un avant et un après moi ») et l'attente portée par l'alternative qu'il laisse luire (par ex. l'annonce du « surhomme ») est mythopoiétique. *Troisièmement*, l'« innocence » revendiquée par Rosset pour la philosophie tragique dont il est partisan (et qu'il caractérise dans la pratique du pire, par le concept d'« éthique d'accueil ») paraît toutefois fortement problématique en au moins un point, singulier et inéliminable chez Rosset : lorsque il dit (et de fait répète tout le long, encore en 2015) que Nietzsche est une sorte de *parfait* représentant de la philosophie tragique. Cela est hautement problématique, car la dynamite météorique « Nietzsche », dans son œuvre publiée (i.e. de 1872 à 1890), contrevient, hors tout doute possible, à ce précepte fondamental de la philosophie tragique « à la Rosset » elle-même (la neutralité idéologique conçue comme non-idéologie plutôt que comme anti-idéologie) : Nietzsche *prend* position idéologiquement, et de manière tranchée et inéquivoquable : s'il *dénonce* la morale (judéo-chrétienne) comme « morale d'esclaves », par *renversement* (i.e. par opposition binaire), il lance un *anathème/malédiction* (mythopoiétique) contre l'égalitarisme et la pitié et il va jusqu'à

*prôner* explicitement (et de manière répétée) une « *inversion* » : un retour à l'esclavage et aux castes, conditions de la Créativité, sous l'égide d'une *absence méthodique de pitié* pour les faibles et les ratés, absence de pitié dont Nietzsche ne cache jamais qu'il est conscient qu'elle aura à être véritablement *exterminatrice*.

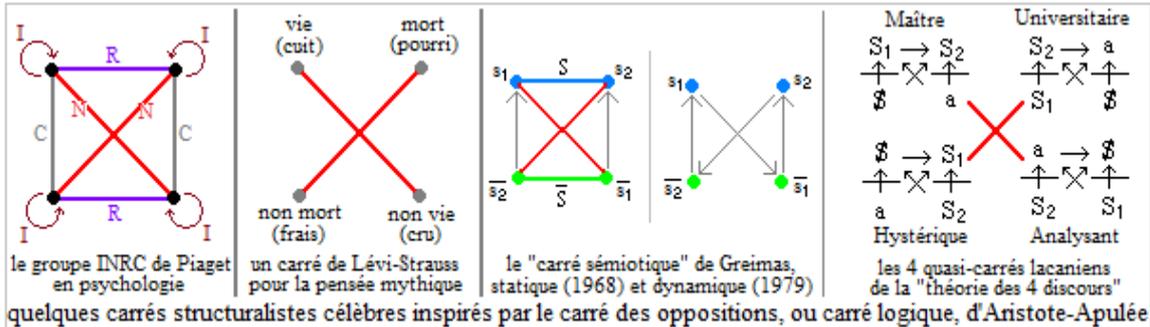
Dans ce qui suit nous allons essayer de problématiser utilement (et de manière cruelle-joyeuse envers Rosset, pour lui rendre ainsi un vrai hommage ...) cette notion ambitieuse de « philosophie tragique » : et nous proposons de le faire en ayant recours à quatre « ingrédients théoriques » nouveaux (et non-avariés), tels qu'ils puissent nous permettre de débusquer, pour reprendre très sérieusement l'expression drolatique du jeune Rosset, d'éventuels « ingrédients (philosophiques) avariés » *chez Rosset*.

## 2. Contextualisation du concept d'« opposition »

Nous avons vu qu'un ressort fondamental de la théorie de Rosset est le concept de « opposition » (binaire). Mais qu'est-ce donc que l'opposition ? Le concept en est vraisemblablement très ancien. Il semble s'enraciner, entre autres choses, dans l'« antonymie » (les couples de mots contraires), qui est capitale psychologiquement et linguistiquement. Ancestral et omniprésent culturellement (on le retrouve dans le Tao et le YinYang en Chine, mais aussi en Egypte, en Inde, dans le judaïsme, en Grèce...), le concept d'opposition ne fait pourtant toujours pas consensus : bien plutôt, il clive la pensée contemporaine : on n'est pas d'accord sur sa nature et sur sa forme. Chez les anciens Grecs, on en connaît au moins trois intuitions fondamentales. Chez Héraclite, l'« enantiodromie » (ou opposition spéculaire, image ou réalité inverse de celle de départ). Chez Parménide, qui en nie la possibilité, sous la forme du « *non être* » (*opposé* à l'être), la « négation » (ou opposition *non-spéculaire*). Enfin, chez Aristote, les deux intuitions précédentes sont élégamment articulées et renommées « contrariété » et « contradiction » : Apulée donne une structure, par une forme géométrique, à l'articulation d'Aristote : le « carré des oppositions ».



Mais ce carré, très populaire au Moyen Âge et à la Renaissance n'a finalement pas été retenu par la modernité et a été progressivement abandonné. Avec l'exception notable, au 20<sup>ème</sup> siècle, des « structuralistes » : eux ont essayé de le repenser et d'y fonder leurs « structures ».

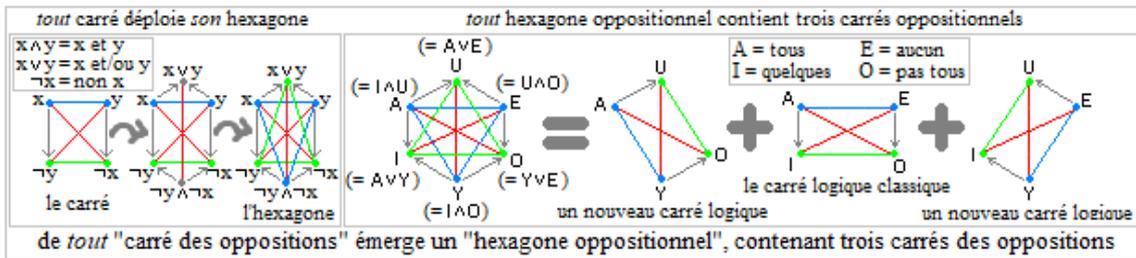


Actuellement il semble exister trois versions principales de l'appréhension de l'opposition. Tout d'abord l'antagonisme archétypal, qui est du côté de la « contrariété » d'Héraclite (ainsi chez Nietzsche et Jung). Deuxièmement la logique mathématique, qui est du côté de la « contradiction » (de Parménide à Wittgenstein). Troisièmement la dialectique, qui est une sorte de mélange inédit : elle combine, par Hegel-Marx, les théories antérieures de la dialectique de Plotin, Kant et Fichte (nous y reviendrons au §4). D'autres versions de l'« opposition fondamentale » existent : ainsi la mystérieuse « synthèse disjonctive » de Deleuze, qui s'oppose tout autant à l'opposition propre à la dialectique qu'à celle propre à la logique mathématique et, de fait, ressemble beaucoup à celles d'Héraclite, Nietzsche et Jung.

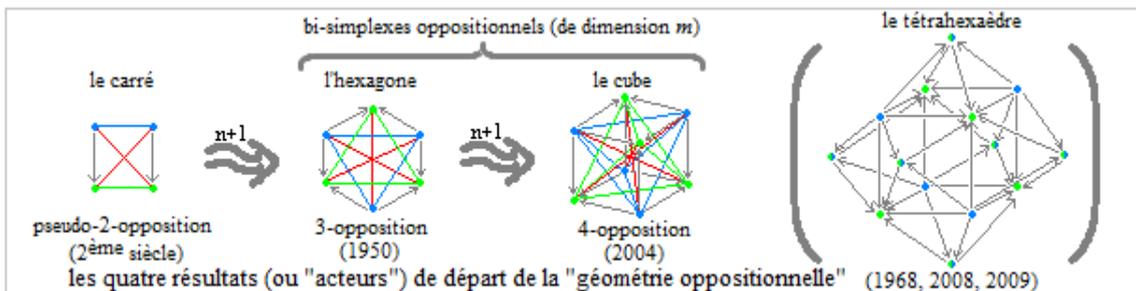
### 3. Ingrédient 1 sur 4 : il existe une « géométrie oppositionnelle » !

Nous avons mentionné au §2 le « carré des oppositions ». Il n'avait été pris au sérieux ni par les dialecticiens (qui s'en sont passés), ni par les logicistes (la philosophie analytique, l'IA, le cognitivisme, §4), qui l'ont jeté à la poubelle. Il a par contre été pris au sérieux par les « structuralistes », qui ont produit des carrés des oppositions (adaptés à leurs domaines d'enquête), mais qui toutefois n'ont finalement pas trouvé de manière clairement univoque et convaincante de le fonder et l'expliquer. Pourtant, ce que cherchaient les structuralistes (une « structure élémentaire de l'opposition ») existe. Dès 1950 il a été découvert simultanément par Jacoby, Sesmat, puis Blanché qu'il existe un « hexagone logique », qui : (1) est le *tout* (implicite) dont tout carré logique n'est qu'un *fragment* ; (2) est mathématiquement « parfait » (i.e. viable, quoique mystérieux, car

pour l'heure étranger aux mathématiques connues) ; (3) est libéré des « paradoxes » médiévaux du carré logique, qui l'avaient fait abandonner.

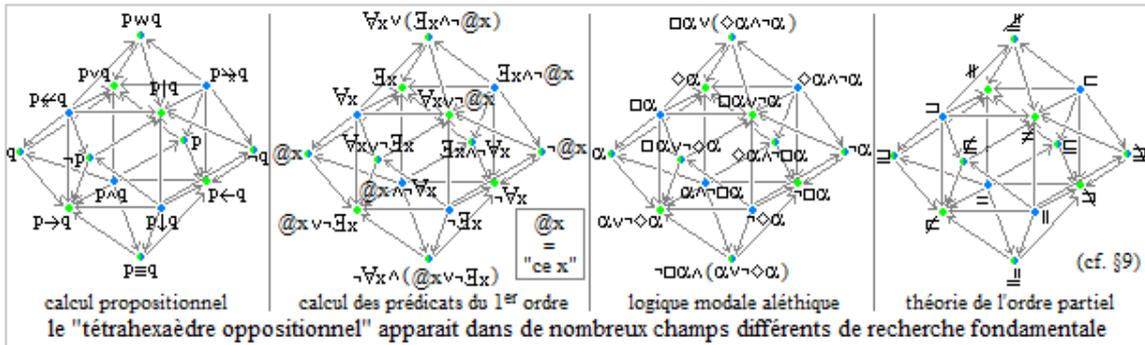


L'hexagone logique exprime en fait la « 3-opposition », et démontre par-là mathématiquement que les « oppositions binaires » n'existent pas. Toute opposition autre que la simple « contradiction » (ou « négation », qui pour toute chose relie cette chose à tout ce qui n'est pas elle, §2), est en réalité nécessairement un fragment d'un système d'opposition (ou structure oppositionnelle) plus grand, au minimum ternaire. On dit *au minimum* ternaire, car il existe, basé sur la notion de « simplexe » (ou « chiffre géométrique »), une infinité de structures oppositionnelles *n*-aires, très régulières : les « bi-simplexes oppositionnels » (Moretti 2004). Ces « noyaux oppositionnels » ont, chacun, une « clôture oppositionnelle » (Pellissier 2008). Par ex., la clôture du bi-tétraèdre (la 4-opposition) est le « tétrahexaèdre ».

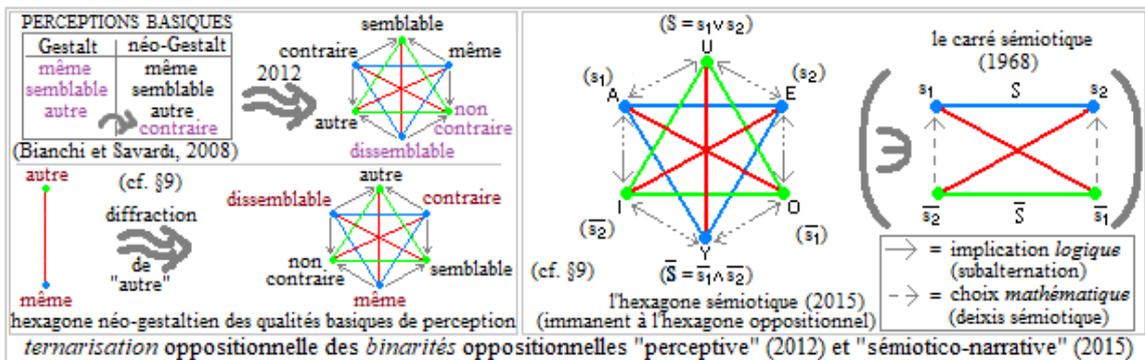


Cette série infinie des clôtures (corrélées à des « générateurs oppositionnels ») est très utile, car elle mesure de manière universelle (i.e. quel que soit l'objet – concret ou abstrait – « mesuré ») la « complexité oppositionnelle ». On sait depuis 2009 qu'il existe des *poly*-simplexes oppositionnels (Moretti), qui « diffractent » les *bi*-simplexes en fonction du nombre de « valeurs de vérité » admises. Il existe en fait toute une « géométrie oppositionnelle ». Et la géométrie oppositionnelle s'applique à tout : au formel et à l'informel. La géométrie oppositionnelle montre par exemple que 4 univers formels différents (la logique propositionnelle, la logique des prédicats du 1<sup>er</sup> ordre, la

logique modale aléthique et l'ordre partiel) ont le même degré de complexité oppositionnelle (i.e. 4), et donc la même *structure*.



Pour notre propos présent mentionnons seulement quatre autres applications : (1) cette géométrie formalise la progression infinie de la « théorie de l'ordre » (§9) ; (2) cette géométrie s'applique en « psychologie de la perception » : l'hexagone oppositionnel néo-gestaltien est très important car il montre que le spectre du *perceptible* est lui aussi au moins *ternaire* qualitativement (la « différence », qu'on oppose d'ordinaire *binairement* à l'« identité », se décompose en fait en deux nouveaux opposés, « contrariété » et « dissimilarité » perceptuelles (Moretti [2012]) ; (3) cette géométrie s'applique aussi en sémiotique narrative : le célèbre « carré sémiotique » (1968) de Greimas (§2), qui voulait, par lui, exprimer la co-implication sémiotique réciproque des opposés (i.e. l'enantiodromie, §2), a été *démontré* être en fait un hexagone oppositionnel déguisé, et donc sous-optimal, cachant une (plus optimale, riche et complexe) « géométrie sémiotico-narrative » (Moretti [2015b]).



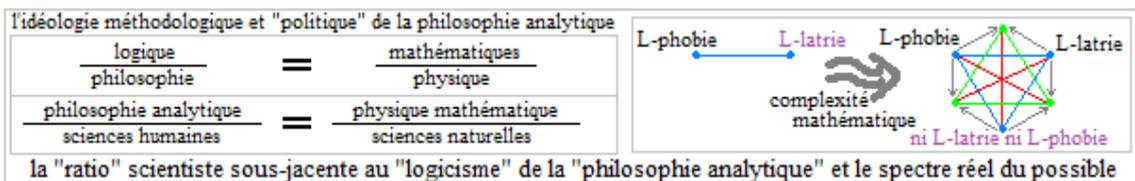
Cela est important philosophiquement : ça signifie que sémiotiquement l'*enantiodromie* (d'Héraclite, Nietzsche, Jung, Deleuze...), apparemment *binaire* (par définition), est en réalité au moins *ternaire* ; (4) il a été récemment découvert de quelle manière féconde la

géométrie oppositionnelle peut (doit...) s'appliquer aux *directions* de la « théorie de l'idéologie » (§10).

Ni les dialecticiens (hégéliens ou marxistes), ni les logicistes (philosophes analytiques ou semblables), ni les « antagoniques » (nietzschéens, jungiens, deleuziens...), ni même les structuralistes (!) n'ont pris au sérieux la découverte de l'hexagone logique. Et à ce jour, les philosophes ne savent pas que la géométrie oppositionnelle existe. On peut pourtant montrer, à l'inverse, qu'elle a de nombreux ancêtres inconscients (Moretti [2014b]). Inconnue, alors que cette géométrie dissipe utilement plusieurs erreurs (plusieurs fantasmes théoriques). Et tout d'abord elle détruit, en leur cœur-même, le « logicisme » et la « dialectique »...

#### 4. Inconsistance et chute du « logicisme » et de la « dialectique »

La découverte de la logique mathématique (par Bolzano, Boole, Peirce & Co) est très importante : elle montre certaines limites conceptuelles de certaines constructions « métaphysiques » de la philosophie. Mais la radicalisation de cela, le « logicisme », est à son tour une folie qui perd le contact avec la réalité du pensable. L'idée du « logicisme » et de la « philosophie analytique » qui s'y fonde est que la logique mathématique est la racine ultime et même la quintessence des mathématiques générales et que c'est donc sur elle qu'on peut, et qu'on doit, *tout* fonder : sciences dures, sciences humaines, philosophie, politique...

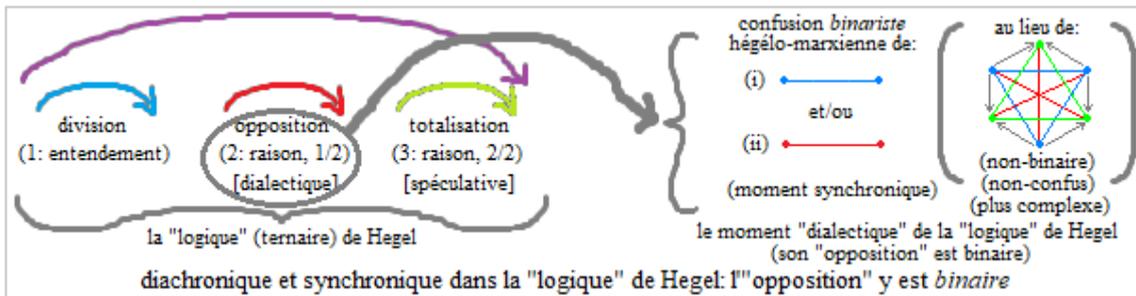


Toutefois, malgré le boom actuel de l'informatique (qui est l'application principale de la logique...) et de ses artéfacts, il y a eu trois échecs majeurs (et mortels) du logicisme, signifiés : par Gödel pour les mathématiques (1931) ; par Perelman et Olbrechts-Tytéca pour la théorie générale de l'argumentation (1958) ; par Gärdenfors pour la modélisation du concept de « concept » (2000). Dans les 3 cas la logique, réductionniste, fait faillite face à une *irréductible complexité* : mathématique, argumentative, conceptuelle (nous rappelons cela dans Moretti [2014a]). Or, la géométrie oppositionnelle (§3) signifie, par sa propre apparition soudaine inattendue, un 4<sup>ème</sup> tel échec, lui aussi terrible, du projet logiciste (et donc de la philosophie analytique *stricto sensu*) : car elle *démontre* que l'« opposition » est un objet *irréductiblement*

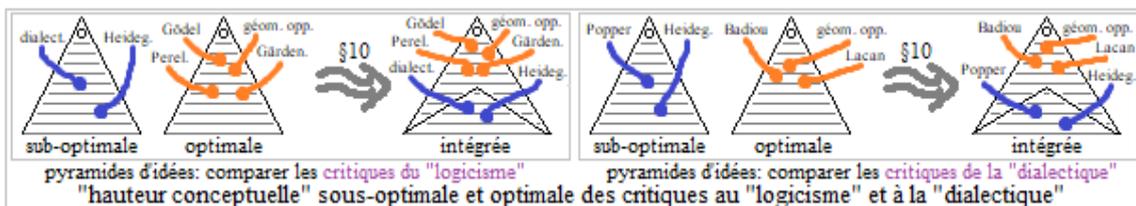
*complexe* des mathématiques *générales* et non pas (comme le veut le logicisme) un opérateur *simple*, possession exclusive du « calcul propositionnel » (le cœur simple de la logique). À titre d'exemple du simplisme de la philosophie analytique au sujet de l'opposition, il ne semble pas y avoir, dans toute l'œuvre de Wittgenstein, une seule occurrence du mot « contrariété », là où son œuvre est particulièrement prolixe (et même infiniment répétitive) sur les mots (équivalents) de « contradiction » et de « négation ».

Dans la bataille pour la définition de l'oppositionnel (§2), la philosophie analytique (et plus largement le logicisme) tendent à regarder de haut, comme peu convaincantes, (i) l'ignorance méthodique du « logique » chez Heidegger, Deleuze et semblables (§6), (ii) la critique frontale qu'en font les dialecticiens. Mais cet auto-réconfort est trompeur : il ne se justifie qu'en réponse aux versions bas niveau, propres à ces deux, des critiques possibles au logicisme. La géométrie oppositionnelle offre, avec celles déjà fournies par Gödel, Perelman et Gärdenfors, *une critique du logicisme de niveau dramatiquement plus haut*, sur laquelle le logicisme ne peut se contenter d'ironiser. Remarquons que cette chute virtuellement déjà actée (en « théorie pure ») de la philosophie analytique (orthogonale à son pouvoir académique grandissant !) est à relier à l'émergence, encore peu perçue, mais décisive (car actuellement philosophiquement avant-gardiste), du paradigme de la *complexité mathématique* (cf. Zalamea [2018]) auquel chez les philosophes se rattache Badiou (§5). Remarquons aussi que les « pro-dialectique » (surtout les marxistes actuels), qui se rassurent, sur Popper par exemple, pourraient croire pouvoir maintenant minimiser, et refouler encore plus, les critiques logicistes à la dialectique. Mais la géométrie oppositionnelle, en vérité, sonne tout autant le glas du fantôme conceptuel oppositionnel de la dialectique. La géométrie oppositionnelle pulvérise en effet également tout espoir des pro-dialectique. Pour rappel : la « logique » de Hegel (1770-1831) comporte trois moments, dont le 2<sup>ème</sup> est celui dit « dialectique » : c'est précisément le niveau de la logique (hégélienne) où intervient l'« opposition » (en amont : la « division » ; en aval : la « totalisation »). Cela signifie que la *ternarité* de la logique hégélienne (souvent présentée comme son point fort : sa « finesse » d'analyse, sa capacité à ne jamais s'arrêter, à « retourner toute chose » et à voir, ainsi, progressivement tous les côtés d'une question) est donc *diachronique* (elle se déploie dans le temps, fut-ce le temps d'un raisonnement qui progresse). Mais son *oppositionnalité*, comme moment (le deuxième) de ce déploiement ternaire diachronique, est lui-même *synchronique* (il est, à chaque « instant » où il

intervient, la fulgurance structurée d'un système *intemporel* des relations qui font l'oppositionnel : contradiction et/ou contrariétés).



Or, cette « opposition » qui intervient dans la dialectique hégélienne, définie comme 2<sup>ème</sup> moment (synchronique) de la logique ternaire (diachronique) de Hegel, se trouve être *binare*. En effet Hegel tend à négliger de distinguer, voire à confondre, « contradiction » et « contrariété » et à les employer presque comme synonymes entre elles et avec les divers termes apparentés aux idées de « négation » et de « opposition » (et cette confusion, qui est un oubli, déjà en acte à son époque, du carré logique – cf. §2 – et de ce qu'il signifie pour les « oppositions », va se retrouver de plus en plus chez les penseurs même très grands qui vont succéder à Hegel : par exemple Freud). Ce travers mathématiquement mortel (§3) se retrouve tel quel dans la « dialectique » de Marx, supposée avoir réformé celle de Hegel (mais dont elle garde en réalité le noyau), car on peut/doit faire à son sujet, *mutatis mutandis*, une analyse analogue (avec bonne paix de Baskhar, Ollman et Lawvere, qui croient encore pouvoir la sauver). Ainsi, comme dans le cas des logicistes, les dialecticiens tendent à se rassurer quant à la solidité (en réalité très problématique) de leur doctrine fondamentale (la dialectique) en se concentrant polémiquement (souvent ironiquement) sur une critique en réalité de bas niveau de la dialectique : celle logiciste (de Popper, etc.). Mais la géométrie oppositionnelle est une critique de niveau beaucoup plus élevé (puisqu'elle concerne le concept-même d'opposition), que les dialecticiens ne peuvent en aucun cas se permettre de fuir.



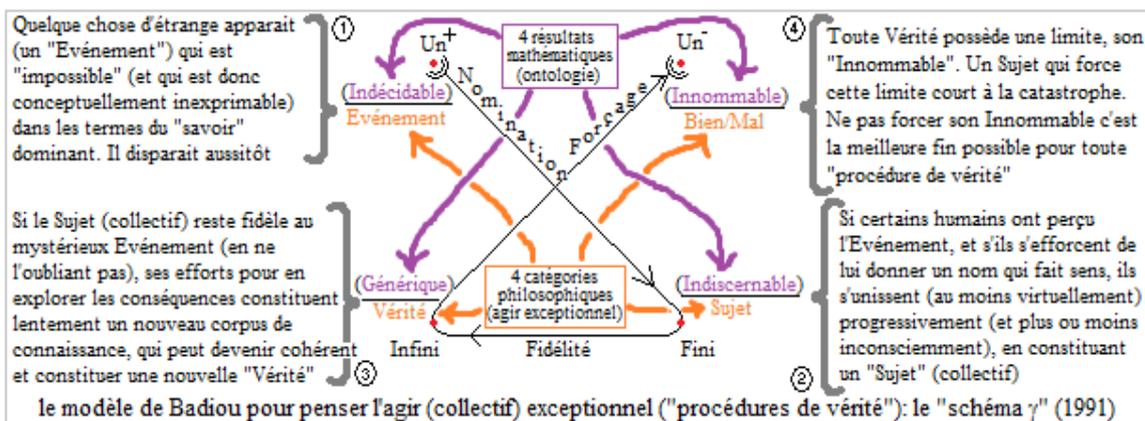
## 5. Ingrédient 2 sur 4 : philosophie et anti-philosophie chez Badiou

Beaucoup de « penseurs de gauche » (marxistes ou marxien) chutent donc actuellement avec la dialectique, qu'ils n'arrivent pas à critiquer radicalement et qu'ils gardent, mais sur laquelle plus aucun d'entre eux n'arrive à élaborer une pensée radicale sérieuse. Alain Badiou (1937-) est une exception très intéressante (et singulière) à ce qui vient d'être dit : il garde, envers et contre tout, l'engagement politique radical (de tradition communiste), tout en remettant radicalement en cause le « moteur théorique » de cela, la dialectique, et même le marxisme lui-même *stricto sensu* : si ce dernier est un « véhicule conceptuel » du projet socialiste/communiste (projet qui préexistait au marxisme, qui s'en est emparé vers 1848), Badiou par son œuvre, à ce jour considérable, offre (même si cela n'est pas encore perçu) un véhicule conceptuel *entièrement* nouveau. En effet, à 82 ans Badiou se trouve avoir construit un système philosophique général de première grandeur, qui dépasse de loin la simple finalité politique « de gauche ». Or, après une longue gestation (qui passe par l'étude intensive et constante de la psychanalyse en train de se faire – Lacan – et des mathématiques supérieures et contemporaines), à partir de 1988 la pensée philosophique de Badiou se base, de manière très créative, sur les mathématiques. La thèse fondamentale de Badiou (qui rompt avec la dialectique, tout en ne devenant pas logiciste) dit en substance que « ne pas se raconter d'histoires » (redéfinition du « matérialisme » par Althusser, également acceptée par Rosset) c'est reconnaître (mais Badiou le « démontre » !) que « ontologie = mathématiques » : ce n'est pas la spéculation philosophique (heideggérienne, quinéenne, deleuzienne, badiouienne, ...) qui donne accès au cœur des choses, mais les (insondables) mathématiques. Or, les mathématiques que Badiou met en avant sont intéressantes pour lui en tant qu'elles semblent être pour ainsi dire « tragiques » : en cela elles sont de même nature que le Réel (de Lacan). Le Réel est ce qui fait trou dans un savoir. Les grandes mathématiques imprévues, souvent douloureuses et énigmatiques dans l'immédiat, font précisément cela.

On remarquera qu'en ce sens en 1988 Badiou invoque le « multiple pur » (ontologie) qu'à sa manière invoque aussi le jeune Rosset en 1971, dans *Logique du pire*, mais selon une perspective différente, *anti-plotinienne* : pour Rosset le multiple pur est un labyrinthe pétrifiant, un court-circuit brutal, total et sans appel (qui condamne l'illusion anti-tragique, par exemple le « Un » de Plotin, à être balayée par le tragique). Pour Badiou (qui parle du multiple pur d'une manière beaucoup plus technique : mathématique) c'est une réalité qui, pour être infinie et « cassante » (elle peut, par son infinité d'infinis, trouser tout savoir et nous briser au passage), admet une *structure*

(infiniment complexe, certes, mais ni triviale, ni trivialisante, ni inexplorable). En cela Badiou est fidèle à l'enseignement (doctrinal) et à la pratique (inventive) des mathématiques : l'infini (comme les mathématiques en général) est, si on est prêt à payer le prix de ses paradoxes (à la Bolzano), à la fois *complexe* et *pensable*.

La théorie philosophique principale de Badiou est une théorie des « procédures de vérité », entendues comme les processus (toujours de même forme : il semble y avoir là découverte d'une « structure invariante ») qui caractérisent tout agir humain collectif *extraordinaire*. Cette forme (bon goût de l'artiste Badiou qui sait saisir là un *kairos*, pourrait dire Rosset) est « capturée » par ce *modèle* graphique qu'en est le « schéma  $\gamma$  » (1991).

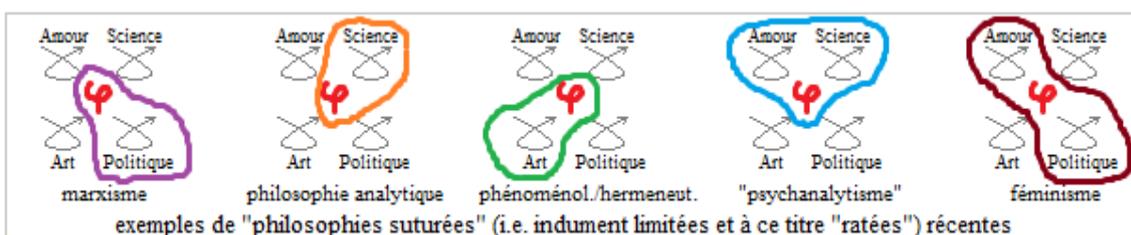


Ce système théorique est très important : il défait par exemple bon nombre de pièges marxistes majeurs, dans lesquels les penseurs marxistes restent pour la plupart empêtrés sans espoir de salut. Le principal (mais pas le seul) de ces pièges : la haine (et le soupçon constant) envers la « philosophie », vue comme émanation « idéologique » (i.e. trompeuse) de la bourgeoisie et de la défense de ses intérêts. Contre la philosophie, Marx et Engels ont invoqué, surtout dans *L'idéologie allemande* (1845), une « autre pensée » (le « matérialisme historique », etc.). Badiou par sa théorie réhabilite pleinement, contre Marx-Engels et les marxistes ultérieurs, le concept bimillénaire de « philosophie », dont il propose toutefois un modèle inédit : il théorise que la philosophie doit, en tout temps, inlassablement à nouveau, composer avec les Vérités qui émergent (en perçant les savoirs), en ce temps, dans les 4 « lieux » où peut advenir un parcours  $\gamma$ . Ces 4 lieux – Amour, Politique, Art et Science – sont les « conditions » de la philosophie ; la philosophie, qui n'est pas ontologie (ontologie = mathématiques), a pour tâche et intérêt de les *relier* en pensée et ainsi les *faire circuler*. Partant de là

Badiou met en évidence un concept très important, celui de « suture » (philosophique) : la perte de fluidité de la philosophie, lorsqu'elle s'attache, par choix méthodologique/idéologique sien, à *seulement* quelques-unes (voire à une seule) de ses 4 conditions, au détriment des autres.



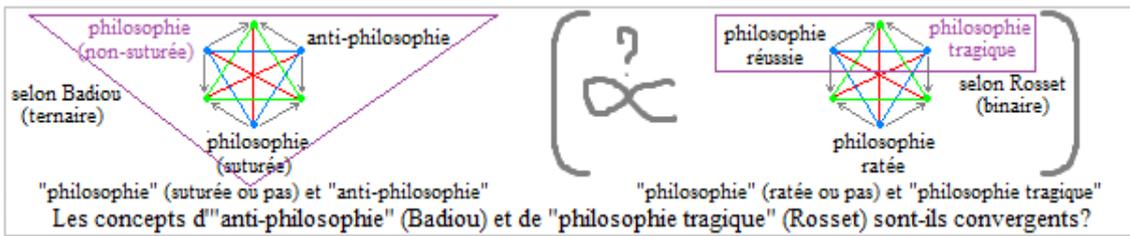
Ces sutures de la philosophie, d'après Badiou, nous les avons déjà sous nos yeux (chaque époque à les siennes), le marxisme est lui-même une telle philosophie suturée récente.



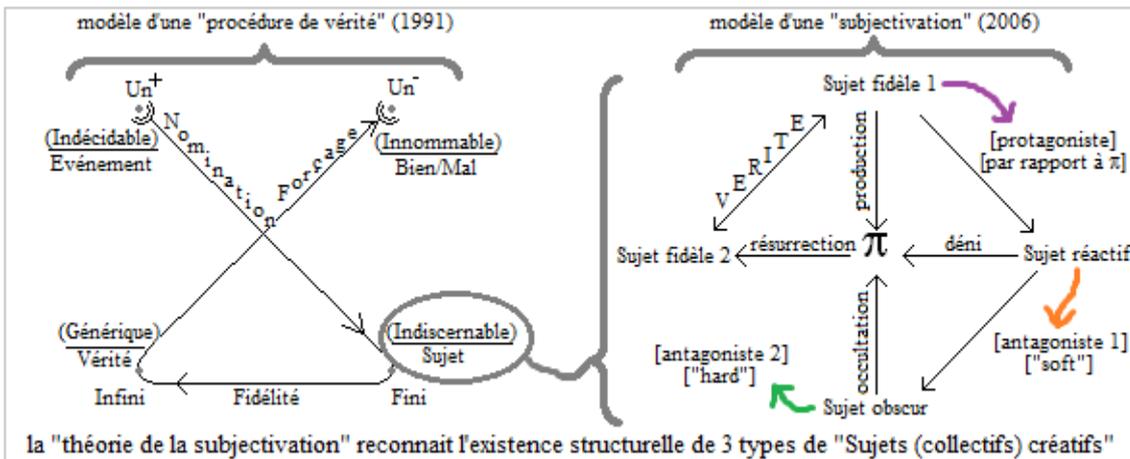
Sur la base de cette théorie des parcours de vérité, Badiou construit aussi une redéfinition de l'éthique (inspirée de l'« éthique de la psychanalyse » de Lacan), qu'il dirige contre les éthiques de Kant, Levinas et Habermas (qui selon lui font obstacle à l'idée-même, très importante, d'un *agir collectif créatif*) et qu'il nomme « éthique des vérités ». Elle se veut appropriée aux « processus émergents » : elle vise à protéger moins les individus en tant que tels que leur pouvoir agir ensemble (en  $\gamma$ ). Le « Mal » y est défini, à partir du Bien que représente en soi *potentiellement* tout parcours  $\gamma$ , comme le fait, dans un parcours  $\gamma$ , de faire un « pas de trop », c'est-à-dire de vouloir, après la difficile (et rare) obtention d'une Vérité, se prendre à vouloir « nommer l'Innommable » (ce  $\gamma$  se transforme alors en horreur).

Ce cadre étant posé, Badiou, inspiré par Lacan (qui fustige la philosophie, tout en l'utilisant), théorise aussi l'« anti-philosophie », comme une mise hors-circuit, « de l'intérieur », de la philosophie, qu'il faut distinguer des philosophies suturées (exemples d'anti-philosophes : saint Paul, Pascal, Kierkegaard, Nietzsche, Wittgenstein, Lacan).

Or, cette notion d'anti-philosophie, prise par Badiou comme très importante et stimulante (pour la philosophie), semble avoir de forts points de contact (sa finalité, ses auteurs) avec celle de « philosophie tragique » donnée par le jeune Rosset (§1). Mais sur cet « objet », peut-être le même vu de deux côtés, Badiou porte un regard critique de l'extérieur, et ternaire, Rosset essaye de l'exporter à l'extérieur, dans une visée binaire : sa notion de « philosophie ratée » vise plus les philosophies mort-nées que celles problématiques que Badiou nomme suturées.



À partir de 2006 Badiou complexifie son modèle en reconnaissant que chaque procédure de vérité engendre non pas *un* Sujet, mais *trois* Sujets, antagonistes (nous y reviendrons au §7).



Badiou n'a pas intégré la géométrie oppositionnelle, mais la binarité oppositionnelle n'est pas trop présente chez lui (mais parfois elle y est), les mathématiques semblent l'avoir protégé.

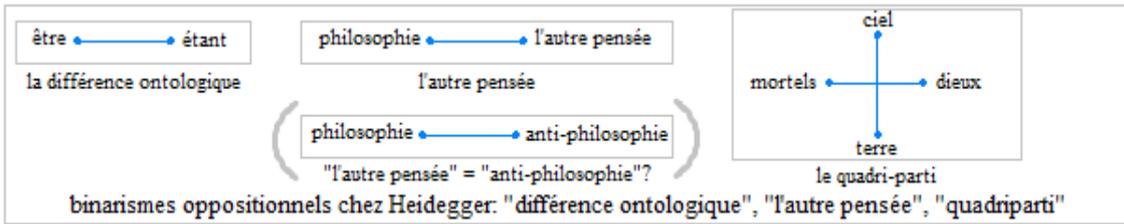
Dans les faits majeurs de la pensée contemporaine il faut maintenant mentionner un autre élément (qui pointe vers notre troisième nouvel ingrédient), dont nous

montrons qu'il n'est pas sans effet sur la compréhension sérieuse que l'on peut avoir de la pensée de Rosset.

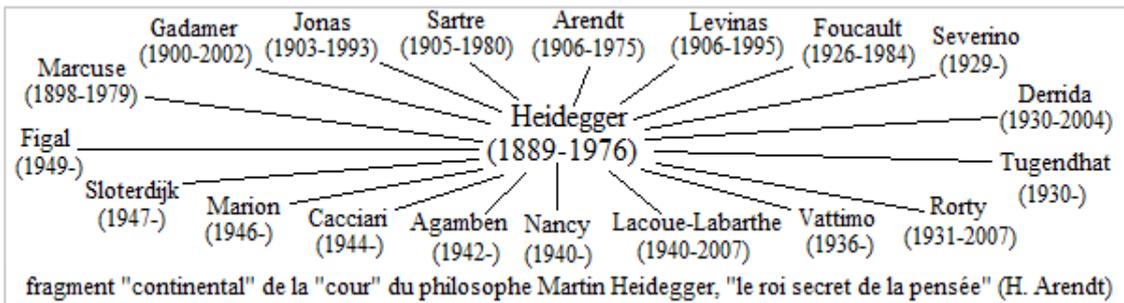
## 6. Le « cas Heidegger » et son dénouement catastrophique final

On considère que Martin Heidegger (1889-1976) est, qu'on l'aime ou pas, un des plus grands philosophes du 20<sup>ème</sup> siècle (voire un des plus grands philosophes de tous les temps – lui-même, par la radicalité de pensée qu'il cultivait, ambitionnait un tel rang exceptionnel). Il a été détesté par les tenants de traditions philosophiques rivales de la sienne : les marxistes et les philosophes analytiques notamment. Mais Heidegger fait surtout l'objet d'une polémique persistante, pour ainsi dire extra-philosophique : son adhésion en 1933 au nazisme (dont il fut un officiel de haut rang). Un très grand nombre de professionnels de la philosophie (parmi eux : Badiou) ont minimisé ce problème, comme étant orthogonal à la grandeur de sa pensée.

Or, depuis peu, le vieux « cas Heidegger » (lancé par V. Farías en 1987) semble être arrivé à une fin stable : d'une part on a découvert que de 1934 à 1942 Heidegger a fait partie de la « Commission pour la philosophie du droit », institution secrète du 3<sup>ème</sup> Reich chargée de *théoriser* l'extermination des juifs (!) ; d'autre part, à une date relativement récente l'édition de ses *Cahiers noirs* (autobiographiques), à la date posthume programmée par Heidegger, révèle, soudain, de sa plume même, qu'il *faut* systématiquement *relire comme intrinsèquement nazi tout son système de pensée* et que lui-même a conçu l'architecture de ses imposantes œuvres complètes posthumes comme un « dispositif » pour rendre possible un jour le retour d'une « civilisation » telle celle que bâtissait le nazisme (!). Il y a ainsi dénouement tragique et inquiétant du « cas Heidegger ». La philosophie de Heidegger, *sua iuxta principia*, se révèle intégralement nazie. En particulier, ainsi que cela est analysé par Rastier (2018), Heidegger semble avoir *volontairement* développé, à des fins mythopoiétiques, *une destruction systématique du concept même de « philosophie »* (en tant que vecteur de rationalité, d'universalisme et d'esprit critique), auquel il propose de substituer, comme seule capable de se mettre à l'écoute de « l'Être en tant qu'Être » (et par-là du Destin et de l'Événement qui l'annonce), l'« autre pensée », c'est-à-dire celle qui existait chez les premiers Grecs (les Présocratiques) avant que l'« oubli de l'être » n'engendre philosophie et technique, qui tendent – si on ne le « renverse » pas – vers sa généralisation (actuelle) « nihiliste ».



Plusieurs problèmes sont liés à ce coup de théâtre inouï. Tout d'abord, cela chamboule la « compréhension » que l'on peut avoir de l'événement historique du nazi-fascisme européen au 20<sup>ème</sup> siècle et surtout le rapport de ce dernier avec la philosophie qui l'a précédé, puis accompagné : on peut être nazi *et* grand (anti-)philosophe. Ensuite, cela montre une singulière cécité (chez Arendt, Levinas et semblables, qui ont toujours fait l'apologie de Heidegger face aux accusations). Mais il y a aussi, plus urgent, un grave problème, actuel, lié à l'influence gigantesque de Heidegger (et *donc* des idées et du projet nazi-fasciste qu'il porte secrètement) sur la pensée contemporaine. Cela est évident en philosophie « continentale ».



Mais cela est également évident bien au-delà : en politique et dans l'activisme contemporains, par exemple, où l'influence de Heidegger se révèle *énorme* : sur l'extrême gauche, sur le décolonialisme, sur l'écologie philosophique, sur le rouge-brun et sur l'islamisme théorique.

Vattimo (1936-)	Badawí (1917-2002)	Hunke (1913-1999)	Cerasole (1943-2003)	Qutb (1906-1966)
Lacoue-Labarthe (1940-2007)	Fanon (1925-1961)	Bahro (1935-1997)	Cousin (1957-)	Fardid (1910-1994)
Nancy (1940-)	Cerasole (1943-2003)	Sale (1937-)	Fusaro (1983-)	Dallas (1930-)
Agamben (1942-)	(Dany Colin (?-) ?)	Bonesio (1950-)		Ramadan (1962-)
Cacciari (1944-)		Resta (1953-)		Rieger (1965-)
Fischbach (1967-)				
extrême gauche théorique	décolonialisme théorique	écologie théorique	rouge-brun théorique	islamisme théorique
autre fragment, en politique cette fois, de la "cour" de Heidegger, "le roi secret de la pensée" (H. Arendt)				

En mettant de côté quelques philosophes marxistes qui l'ont de suite dénoncé comme nazi (Lukács et Adorno), le seul philosophe d'envergure qui semble avoir analysé avec objectivité et intelligence ce qui se passait *dans la pensée* de Heidegger semble avoir été

Ernst Cassirer (1874-1945). En 1945 il résume sa mise en garde (commencée en 1929) en signalant l'existence d'un véritable « mythe politique », produit par une « technicisation de la mythopoïèse », et il signale la possibilité, structurellement inextirpable, du retour au pouvoir de semblables mythopoïèses lorsqu'elles se reconstituent (cf. Gaubert ; cf. Vergely).

Remarquons que, si cette situation est extrêmement embarrassante (bien des philosophes célèbres n'ont pas décelé le nazisme d'une pensée dont ils se sont pourtant nourris *après* 1945), Rosset semble avoir évité cet ingrédient avarié. Cela semble méritoire, vu que Rosset est un philosophe continental, ni marxiste ni logiciste (adopter l'heideggerisme lui aurait donné une « famille » universitaire). Badiou semble avoir à son tour évité ce piège, mais pour ainsi dire de justesse (protégé *in extremis* par son recours fondamental – et en partie justement *anti*-Heidegger – aux mathématiques en ontologie, cf. §5). Car, dans la préface longue et structurée à *L'Être et l'événement* (1988), contre sa tradition (marxiste) de départ et contre la philosophie analytique (logiciste) qu'il combat tout autant, Badiou commence par célébrer Heidegger comme étant le dernier très grand philosophe clairement décelable. Mais ensuite toute l'œuvre va consister à développer, *contre* Heidegger et ses nombreux « alliés », une théorie de l'être, du sujet et de l'agir qui neutralise Heidegger (et la dépolitisation typique de la phénoménologie et de l'herméneutique) : Badiou va ouvertement « enterrer » Heidegger par sa propre « démonstration » (complexe et puissante) de « ontologie = mathématiques ».

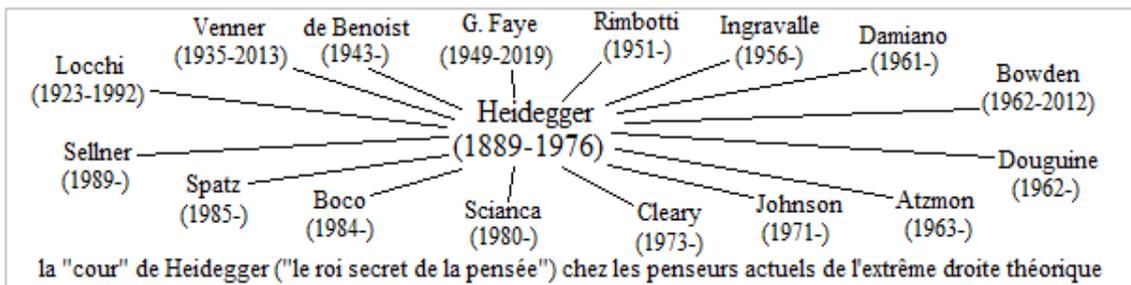
Rosset et Badiou semblent donc s'en sortir pas trop mal de cette crise (retenons l'idée, très importante, de la possible « anti-philosophie » – au sens de Badiou – cachée derrière la « philosophie » du célèbre penseur allemand), mais l'aporie terrible et déconcertante liée au cas Heidegger ne se laisse pas refermer pour autant, ainsi que nous allons voir (§7 et 8).

### **7. Ingrédient 3 sur 4 : existence de l'« extrême droite théorique »**

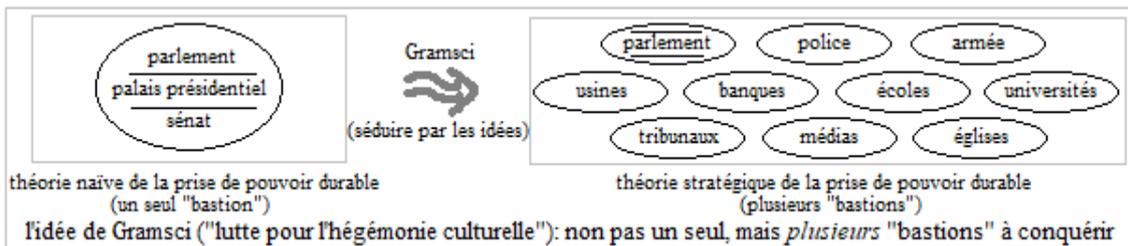
En 2019, incroyablement, les extrêmes droites *politiques* sont proches de prendre le pouvoir un peu partout dans le monde. L'explication que donnent les adversaires de l'extrême droite (et qui, presque toujours *sociologique*, s'appuie sur *une sous-estimation de la philosophie*) est insatisfaisante : elle ne prend pas en compte les propres théories (de haut niveau : *philosophiques*) de l'extrême droite *théorique*. Or, il

existe, en 2019, un véritable *arsenal* de l'extrême droite théorique (invisible seulement pour qui ne le recherche pas).

Fait remarquable (signalé d'abord par Fariás en 2010), l'extrême droite théorique actuelle, florissante (quoique encore peu perçue, surtout par ses supposés ennemis, méthodologiquement aveugles), se réfère presque toujours à ... Heidegger !

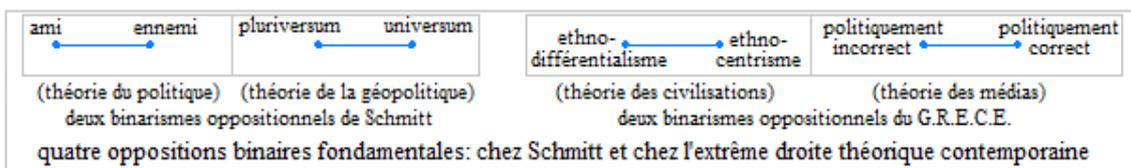


Il n'est pourtant pas totalement inconnu qu'il existe, en amont de cela, un « gramscisme de droite », inventé, revendiqué et mis en acte par le G.R.E.C.E., à Paris, depuis 1968. Le théoricien et militant marxiste Antonio Gramsci (1891-1937) a théorisé en effet, contre Marx-Engels, que l'idéologie (et plus généralement la culture) peut avoir un rôle de premier plan dans la lutte politique (même marxiste) : car le pouvoir ne se prend pas seulement au parlement (par une élection ou par une révolution), il doit aussi se prendre dans tous les autres « *bastions* de la bourgeoisie » : armée, police, écoles, universités, presse, tribunaux, usines, etc. Dans tous ces bastions il convient d'abord de lutter patiemment (*culturellement*) pour faire pénétrer sa propre *idéologie* (marxiste dans le cas de Gramsci, crypto-nazifasciste dans le cas du G.R.E.C.E., ...). En d'autres termes, *il faut se battre, à coup de livres, puis de vulgarisations de ces livres*, pour obtenir un jour l'« hégémonie culturelle ».

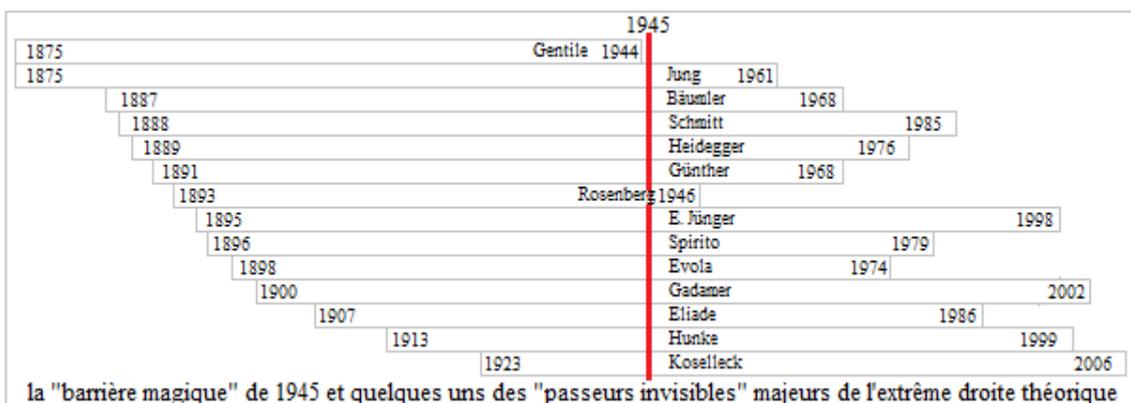


Le phénomène de cette adoption de la théorie (de l'hégémonie culturelle) du *philosophe* Gramsci par l'extrême droite théorique est même plus large : à Padoue, dès 1963, le militant/théoricien F. Freda (1941-) fonde le « gruppo di Ar » (« Ar » comme aryen) et ses très actives « Editions de Ar » (actuellement florissantes). Ce qui est propre au G.R.E.C.E., et qui a bénéficié après coup à *toute* l'extrême droite théorique mondiale,

c'est le fait d'avoir patiemment su bâtir, pendant près de 50 ans, une nouvelle *doctrine* (désormais dominante et culturellement hégémonique au niveau mondial) : l'« ethnodifférentialisme » (prétendument *seule alternative* – binaire, nous voilà ! – à la « dictature de l'ethnocentrisme » cachée derrière l'universalisme issu des Lumières), qui permet de continuer de propager une *vision du monde* basée sur un racisme *philosophique* radical, présenté comme un culturalisme respectueux des diversités (déjà avant 1945 le philosophe nazi-fasciste Julius Evola (1898-1974) théorisait un « racisme de l'esprit », supposé plus radical et fondamental que le racisme biologique). Phénomène remarquable, l'extrême droite théorique est assez constamment *oppositionnellement binaire*.



Le G.R.E.C.E. et semblables s'appuient néanmoins aussi sur l'*ancien* arsenal de l'extrême droite théorique d'avant 1945. Dès septembre 1943 à Rome, Evola, apparemment aidé par Schmitt, Jünger, Eliade et d'autres ténors de l'extrême droite théorique, semble avoir préparé, jusqu'en mars 1945 à Vienne, un réseau de résistance intellectuelle « pour après la défaite totale qui s'annonce ». Et ce réseau, *a posteriori*, semble avoir finalement fonctionné (d'abord en sourdine, jusqu'aux années 1990, puis maintenant de plus en plus ouvertement). Les ténors de l'extrême droite théorique d'avant 1945 (sauf Giovanni Gentile, exécuté en 1944 par des partisans) ont en effet réussi à traverser la « barrière magique » de 1945 et à garder contact actif entre eux et progressivement ils ont réintégré, discrètement mais efficacement, l'arène théorique mondiale. Où toutefois ils n'ont plus été perçus comme « nazi-fascistes », puisque « après 1945 le fascisme et le nazisme n'existent plus ! ».



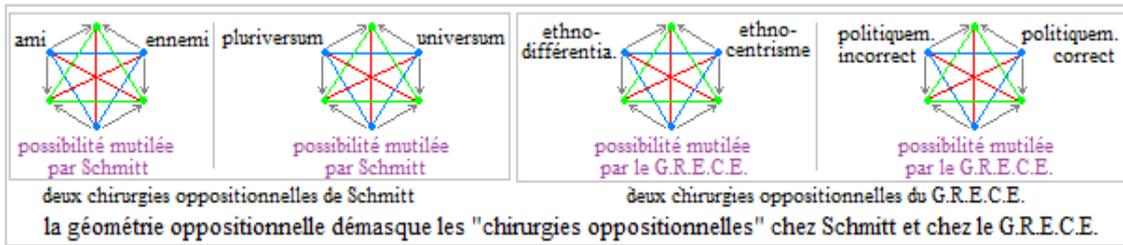
Complémentaire, lié à ce qui vient d'être dit, il s'est produit un fait « structurel » étonnant : les « penseurs de gauche », censés s'opposer à jamais aux nazi-fascistes, se sont en fait véritablement « gavés », après 1945, de matériaux théoriques (ingrédients avariés ?) d'extrême droite (*in primis* ceux de Jung, Schmitt, Heidegger, Eliade ... et Nietzsche, cf. §8).

Heidegger	Jung Nietzsche	Nietzsche Heidegger	Nietzsche Heidegger	Nietzsche Heidegger	Nietzsche Schmitt Heidegger	Schmitt	Nietzsche Schmitt Heidegger	Nietzsche Schmitt	Nietzsche Moeller Heidegger	Nietzsche ? Heidegger
Sartre	Deleuze	Foucault Vattimo	Laruelle	Lacoue-L. Nancy	Losurdo Agamben	Mouffe	Cacciari	Lazzarato	Azzarà	comité invisible

l'auto-empoisonnement (multiple) "à l'extrême *droite* théorique" de l'extrême *gauche* théorique

Enfin, un autre gros problème structurel, lié sous forme de cercle vicieux au précédent, est que les définitions critiques courantes (philosophiques) du « fascisme » (ou même du « nazisme ») se trouvent être indigentes et inutilisables (ainsi celles produites par Deleuze et Guattari, Eco, Lacoue-Labarthe et Nancy, Traverso...). En effet ces études « critiques », du fait de ce qui vient d'être dit (absorption inconsciente de larges doses de philosophie d'extrême droite par une majorité de penseurs vedettes d'extrême gauche), ont été faites souvent (ainsi Deleuze, Lacoue-Labarthe, Nancy) en situation de véritable « inceste idéologique » ou « conflit d'intérêts idéologique » : on a pontifié de manière soi-disant critique sur l'essence du « fascisme » ou du « nazisme », en étant soi-même (sans le savoir) pétri d'auteurs et d'idées essentielles de l'extrême droite théorique, ce qui a porté à exclure ces dernières du catalogue des marqueurs théoriques à surveiller très attentivement (§10).

Nous avons rappelé (au §6) que Cassirer a mis au centre de l'émergence « philosophique » du nazi-fascisme les concepts de « mythe politique contemporain » et de « technicisation de la *mythopoièse* politique ». Comment reprendre et porter plus loin aujourd'hui ce type d'analyse ? La géométrie oppositionnelle (§3) permet en fait de préciser, par sa critique géométrique du *binarisme*, l'idée de Cassirer. Car le binarisme oppositionnel, que la géométrie oppositionnelle permet de déceler et de critiquer mathématiquement, aide la *manipulation conceptuelle*. Cela peut s'illustrer par exemple avec les binarisations célèbres proposées par Schmitt (théories du politique et de la géopolitique) et par celles proposées (avec grand succès) par le G.R.E.C.E. (ethnodifférentialisme, politiquement incorrect, etc.).



Pour ce qui est de nos deux auteurs, Badiou, nous y avons fait allusion au §6, s'est trompé (et persiste à se tromper) sur le « cas Heidegger », mais il est par contre – et au moins depuis 2006 – un des très rares penseurs d'envergure à avoir reconnu, avec préoccupation et clairvoyance, que l'extrême droite (qu'il dénonce et combat sans la moindre ambiguïté et qu'il voit comme une instance de son concept de « sujet Obscur », §5), certes folle et meurtrière, néanmoins pense et crée (et doit donc être prise au sérieux). En cela Badiou suit à la lettre, peut-être sans le savoir, la leçon alarmée de Cassirer (« Il faut prendre au sérieux le mythe politique, aussi absurde et ridicule puisse-t-il nous sembler ! ») pour laquelle il développe donc à son tour des armes théoriques nouvelles (les concepts d'« anti-philosophie » et de « Sujet obscur ») très utiles, car elles permettent de commencer à nommer et articuler ce que beaucoup de philosophes n'ont pas encore perçu. De son côté Rosset, apparemment à peu près apolitique (« de droite » disait-on, sans que lui-même le « crie sur les toits ») au niveau de sa *pensée* proprement philosophique, semble pouvoir être indifférent à ce genre de considérations « idéologiques » qu'en philosophe tragique il ne peut voir que comme des leurres nouvelles typiquement philosophiques (§1). Mais à y mieux regarder, même dans son cas de philosophe tragique (nietzschéen...), cela n'est pas aussi simple.

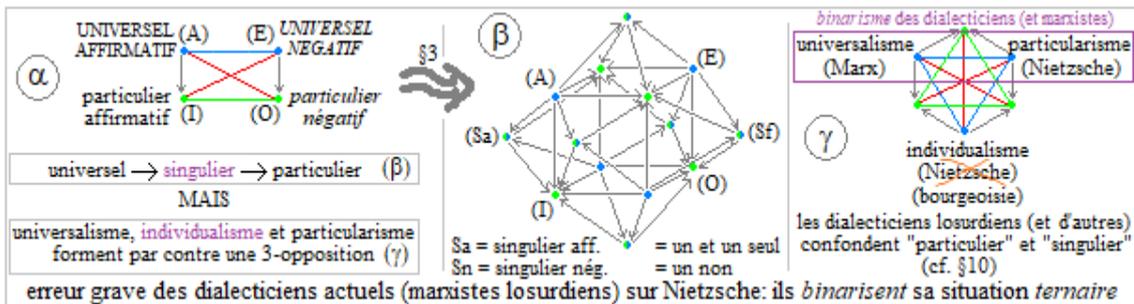
## 8. Nietzsche appartient-il à l'extrême droite théorique ?

Le « cas Nietzsche » s'annonce en fait comme bien plus grave que le « cas Heidegger » (§6) : l'appartenance de Nietzsche à l'extrême droite théorique est « invisible » alors même qu'elle est non pas cryptée, mais explicite ! Car *dans le texte* Nietzsche est, à ce sujet, cristallin : anti-égalitariste, pro-esclavage et pro-castes, anti-démocratie et pro-dictature, anti-paix et pro-guerre, anti-pitié (!) et anti-faibles, anti-morale et anti-vérité. Divers auteurs ont minimisé cela et ont argumenté que Nietzsche doit, en fait, être lu *cum grano salis* (!) et qu'à ce titre c'est un des plus grands philosophes de tous les temps : « la vertu de Nietzsche, qui fait qu'on le lit mal, est dans

le «perspectivisme» ». L'«interprétation» nécessaire à refouler le vrai Nietzsche est tellement «libérée» (le grain de sel tellement énorme) que par elle Nietzsche s'est progressivement transformé en philosophe progressiste et humaniste ! Mais de nombreuses études (dont Boyer & Co [1991], Badiou [1992-1993] et surtout Taureck [2000]) montrent que : (1) le texte même de Nietzsche est sans appel ; (2) les interprétations «charitables» de Nietzsche ne tiennent pas ; (3) les anti-«Nietzsche-de-gauche» connaissent les pro-«Nietzsche-de-gauche» (et les intègrent dans leur analyse accablante, ainsi Taureck), mais *jamais* l'inverse : ces derniers ramènent *toute* la question de fond des rapports de Nietzsche à l'extrême droite théorique à la *seule* intervention post-mortem de sa célèbre sœur nazie. De son côté une étude méthodique du large corpus de l'extrême droite théorique *contemporaine* (§7), montre : (1) que ses interprétations de Nietzsche sont très souvent très fines (et cohérentes) ; (2) qu'elles reconnaissent en lui un de ses principaux inspirateurs *directs* ; (3) que les philosophes d'extrême droite théorique (Locchi, Steuckers, Ingravalle...) connaissent les anti-«Nietzsche-d'extrême-droite» (Deleuze, Foucault, Vattimo, Laruelle...), mais pas l'inverse ; (4) que s'il y a des théoriciens de gauche qui reconnaissent que Nietzsche est d'extrême droite théorique (Lukács, Badiou, les losurdiens en partie), il n'y a pas de théoriciens d'extrême droite qui affirment que Nietzsche n'en relève pas et n'est pas des leurs.

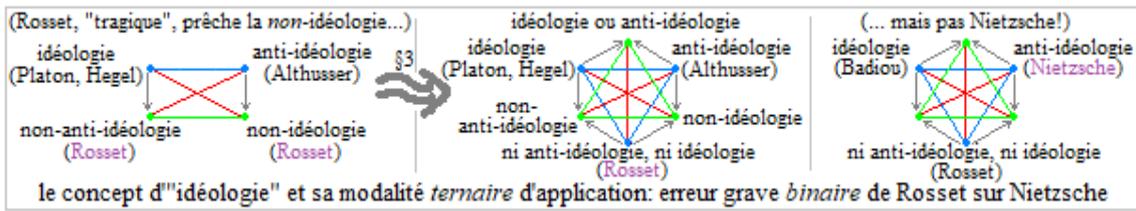
L'actuelle étude du «cas Nietzsche» par les marxistes losurdiens (de 2002 à 2014 : Losurdo, Monville, Azzarà) est faite selon une méthode singulière qui invoque *l'explication par l'histoire* (approche imprudente à l'arsenal *conceptuel* de l'extrême droite *théorique*, car partielle : restreinte à l'avant 1945) : «Conceptuellement tout est devenu confus, les lignes ont bougé : il faut donc étudier Nietzsche *par l'histoire...* » (dialectique du matérialisme *historique* oblige). Elle aboutit ainsi à l'idée que : « Il y a *malgré tout* chez Nietzsche de bonnes idées à prendre », car « Il revigore *malgré tout* la critique de la bourgeoisie ». Les losurdiens restent « dialecticiens », or, de ce fait ils sont *binaires* (§4). Cela devient évident lorsqu'ils opposent *comme une contradiction* (!) : « universalisme VS particularisme », ce qui fait qu'ils admettent le besoin de « *corriger l'universalisme* » (par Nietzsche, voire Moeller van den Bruck). Mais, en philosophie (et en logique) on a : « universel », « particulier » *et* « singulier » ! Or, cette méconnaissance est à la racine de leur mécompréhension très grave de Nietzsche : ils ne comprennent pas que « l'anti-bourgeoisie » (i.e. anti-*individualisme*) de Nietzsche n'est pas une « réforme (non-avariée) de l'universel » (« s'il s'oppose au

particularisme bourgeois, il doit être un peu *universaliste* »), mais le projet typique de l'extrême droite théorique *particulariste* de détruire *et* l'individualisme *et* l'universalisme. Les losurdiens effectuent une chirurgie oppositionnelle qui les ouvre au « rouge-brun » (§10).



Chez ce théoricien d'extrême gauche non-marxiste qu'est Badiou l'analyse de Nietzsche est tout autre. Lui non plus (comme les dialecticiens) ne connaît pas l'extrême droite théorique *contemporaine*, mais dans son séminaire sur Nietzsche et l'anti-philosophie (1993) il juge avec clarté (hors binarisme dialectique, §4) que : (1) « Nietzsche est un anti-philosophe ; (2) de ce fait on peut l'*admirer*, mais en aucun cas il ne faut *rien* lui *concéder*. » Badiou semble être protégé : (i) par les mathématiques (ne rien céder sur l'universalisme) ; (ii) par la ternarité de sa Subjectivation, qui lui offre un premier concept pour l'extrême droite (qu'il reconnaît chez Nietzsche) ; (iii) par la ternarité de sa théorie de l'*(anti)philosophie* (§5).

Avec Rosset le problème (la 3<sup>ème</sup> remarque du §1) est qu'il voit en Nietzsche le parfait philosophe tragique, celui qui dit « oui ! » (éthique d'accueil). Mais Nietzsche dit « oui ! » aussi et surtout à des choses dont il se fait le prophète haineux et le lanceur d'anathèmes : l'*idéologue*. De par sa théorisation binaire du *retournement* c'est plus précisément un *anti-idéologue*, mais en aucun cas un *non-idéologue* ! Or, encore en 2015 (dans un entretien) : (i) Rosset réduit intégralement cette question à l'histoire de la méchante sœur de Nietzsche et (ii) *il balaie d'un revers de main l'idée que Nietzsche ait pu croire vraiment ce qu'il écrivait* (écraser les faibles, etc.) vu que « lui-même aurait été un des premiers à être ainsi écrasé (par exemple par les nazis l'appliquant) ». C'est là un incroyable *sophisme* de Rosset (un faux raisonnement par l'absurde). Mais en s'acharnant de la sorte à voir en Nietzsche ce qu'il n'est pas (un « non-idéologue »), Rosset tombe hélas dans le travers qu'il décrit et combat, comme philosophe tragique : l'auto-illusion en général et la déformation (de Nietzsche) en particulier.

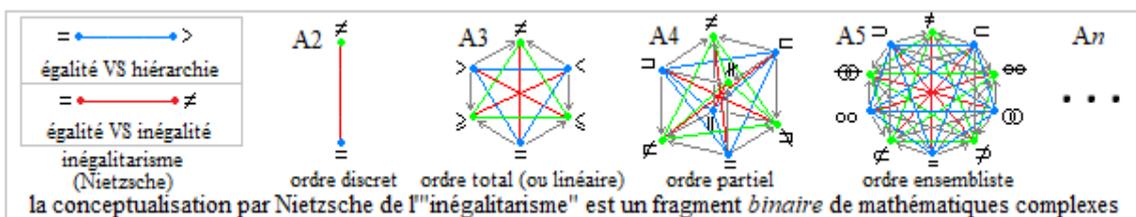


La thèse néo-marxiste de « l'incompréhensibilité philosophique des temps présents » est indigente. Pas plus que la compréhension de la progression politique phénoménale de l'extrême droite contemporaine ne doit être sociologique (§7), la compréhension de Nietzsche relativement à ses liens d'acier à l'extrême droite théorique ne doit être vue comme « historique » (Losurdo, Azzarà), mais comme philosophique ! Elle doit revenir sur la forme et le fond de la pensée de Nietzsche : sur la binarité oppositionnelle et sur la mythopoïèse, tout aussi omniprésentes chez Nietzsche que chez l'extrême droite théorique, pour qui prend la peine de s'apercevoir que cette dernière existe et est de plus en plus forte (§6 et 7) : sur les structures de sa pensée, examinées avec les meilleurs instruments conceptuels possibles !

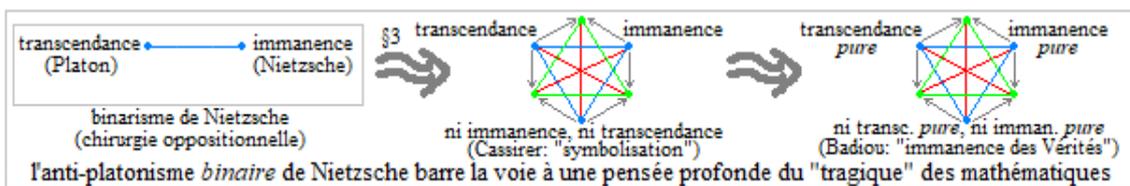
### 9. Binarisme oppositionnel et mythopoïèse chez Nietzsche

Il faut attraper le taureau nietzschéen par les cornes : il « carbure » au binaire et à la mythopoïèse, mais ce faisant il fragilise sa pensée d'apparence extraordinaire.

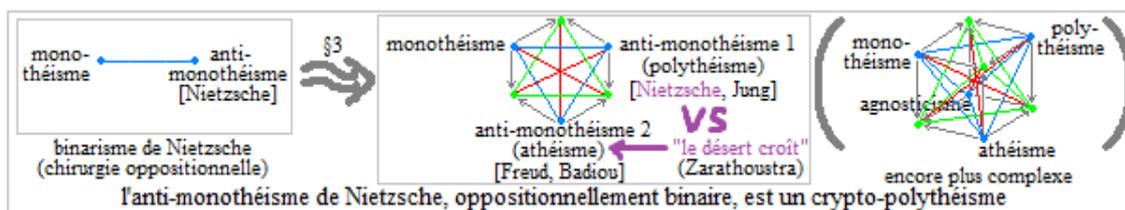
La binarité ferme des portes. Premièrement, dans son « inégalitarisme » (la négation de l'égalité de droit entre les hommes !), il oppose à l'égalité deux choses : (i) l'inégalité ; (ii) la hiérarchie. Or : (a) l'oppositionnalité de la perception du « même » est ternaire (§3) : (b) ses deux oppositions sont deux fragments binaires du ternaire « hexagone des ordres » A3, un parmi plusieurs « univers d'ordre » mathématiques différents, aux clôtures oppositionnelles exponentiellement complexes (ex. : le cube A4 de l'ordre partiel donne un tétrahexaèdre, §3).



Deuxièmement, son *anti*-platonisme rate la réflexion intra-académique (orale) de Platon liée à sa découverte « tragique » (et cachée) de la possibilité (comparable à celle de  $\sqrt{2}$  par Pythagore) de géométries « non-euclidiennes » (travaux de l'école de Tübingen-Milan, cf. Richard ; cf. Moretti [2012]), dévastatrice pour la stratégie anti-sophistique de son école. Paradoxalement, cela renvoie à la *complexité* que nie le binarisme « transcendance VS immanence » : (i) chez Platon (doctrine orale) les mathématiques sont non pas extrêmes, mais *intermédiaires*, dans son *schéma non-binaire du réel* (la tetraktys numérique rendue géométrique : série point, segment, triangle, tétraèdre) ; (ii) par le « réalisme mathématique » le platonisme donne accès à du *tragique* « ni-Transcendant, ni-Immanent » (cf. Badiou, §5).



Troisièmement, il est strictement binaire dans son *anti*-monothéisme (référence à Manou et à Zoroastre, *retournement* du judéo-christianisme). Par-là Nietzsche est « polythéiste » : il fait l'impasse sur l'« athéisme » (critiqué comme désenchantement : « le désert qui croît »). Cela est cohérent avec la théorie du « pagano-christianisme » (« le christianisme n'est bon que lorsqu'il intègre, au Moyen-Âge, ce qu'il a vainement essayé de détruire : le *paganisme* et ses valeurs [violentes] *polythéistes* ») reprise intégralement par l'extrême droite théorique, avant et après 1945 (§7). Alors que pour Nietzsche le judaïsme est un complot bi-millénaire des faibles (archétypiques) contre les forts (archétypiques), l'athée (non polythéiste) Freud montre dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste* que la lente *morphogenèse* du judaïsme est un phénomène non pas binaire, mais *complexe*, d'« émergence » : faite *de bric et de broc*, à théoriser en termes (ternaires) de « névrose, psychose et perversion » (collectives) ou (ternaires) de « réel, symbolique, imaginaire » (Lacan); tandis que Nietzsche (suivi par Jung et ses *binarités* immémoriales arché-typiques) fait remonter sa pensée « généalogique » à une « typologie » intemporelle *binaire* (actif/réactif, fort/faible, affirmation/ressentiment, etc.), qui masque la *complexité* telle qu'elle n'autorise pas des « retournements binaires » univoques.



Sa « famille oppositionnelle » semble claire. Nietzsche se rattache de fait à la philosophie de l'opposition (« présocratique ») d'Héraclite (§2). S'il semble parfois se plaindre de l'absence des « degrés », « écrasés par les contrariétés » (!) – Nietzsche percevait peut-être les limites de la (mais pas de *sa*) binarité –, il ne semble pas pour autant percevoir la *n*-opposition, qui est une voie royale de la pensée du « différentiel » ! Deleuze, contaminé par Nietzsche, affirme en pur binariste lui-même que ce dernier est *le vrai opposant* (i.e. *l'unique*) de la dialectique.

Pour ce qui est de la mythopoïèse polytique (dont il faut remarquer qu'aussi bien Cassirer que Lévi-Strauss soulignent la *binarité oppositionnelle du mythe*), un de ses mécanismes (et de ses liens au binarisme oppositionnel) est que : (1) l'on décrit et dénonce une situation « totalitaire » *absolue* ; (2) l'on souligne que cela est la chose la plus importante possible ; (3) l'on avance qu'à cela il existe *une seule* alternative possible : *le* « parfait renversement » de la chose. Nietzsche est ainsi mythopoïétique dans une large partie de sa pensée (et dans celle qui est la plus voyante et fascinante). « Depuis 2000 ans il y a coup d'état total » ; « Je casse l'histoire en deux » ; « Je prononce là la malédiction la plus absolue qui ait jamais été prononcée ! » ; « Nous allons atteindre le nihilisme pur » ; « Qui peut me comprendre ? Qui peut me suivre ? (moi qui suis absolument exceptionnel) » ; « J'annonce le surhomme ». L'autre grande partie de la pensée de Nietzsche, peut-être moins (ou pas ?) mythopoïétique, semble résider dans ses remarquables, incroyables introspections psychologiques. Il se peut que ses impuissants apologètes (§8) soient surtout intéressés par cette deuxième partie. Mais celle-ci ne peut annuler la première. Le « verdict » semble ainsi être que Nietzsche a une piètre pensée *de* l'opposition, alors qu'il fait des massacres oppositionnels à coup de binarités : il semble très lié à la « loi d'Héraclite » (§2), mais par-là il se trompe en grand style : la loi de l'opposition est celle du « trois minimum (voire plus) ». De plus (lié à son binarisme forcé), Nietzsche a, malgré son indéniable et éblouissant génie psychologique, une piètre pensée *de* la mythopoïèse, alors qu'il la convoque et déchaîne. Nietzsche n'est donc pas « fiable ». Après 140 ans, au moment-même où il est partout (même sur nos T-shirts !), il se révèle être un ingrédient *philosophique* strictement « avarié ». Badiou semble avoir eu une assez bonne intuition, en le lisant comme un

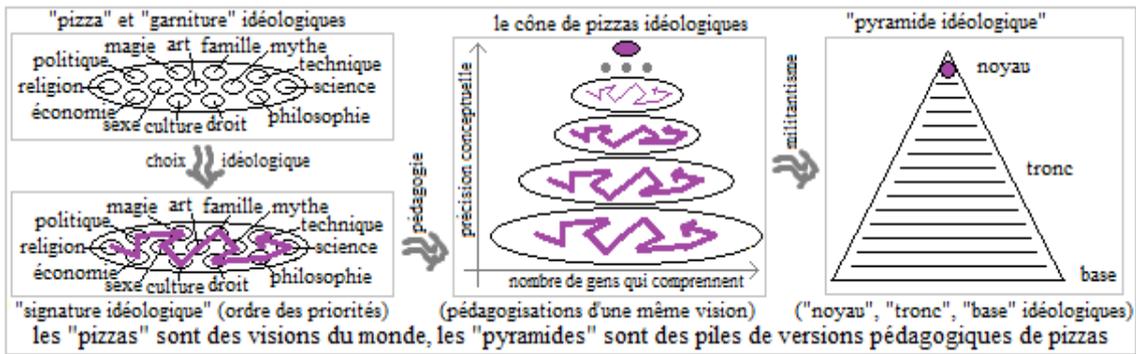
« *anti-philosophe* » (dans sa catégorisation *ternaire*). Rosset semble avoir eu à ce sujet beaucoup moins de « doigté » et s'être exposé, en philosophe tragique, à l'absorption massive d'*aliments nietzschéens avariés*.

Nous avons signalé (§6 et 7) que l'extrême droite théorique, avant et après 1945, use et abuse du binarisme et de la mythopoïèse. Mais que signifient, en général, et combinés, ce binarisme et cette mythopoïèse ? Que signifie, fondamentalement, l'« extrême droite théorique » ? Y-a-t-il un jeu différentiel dans lequel elle s'insère ?

#### **10. Ingrédient 4 sur 4 : structures élémentaires de l'idéologie !**

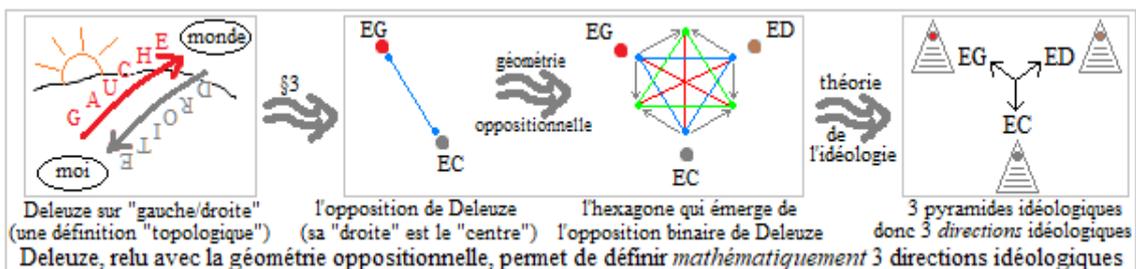
Comment comprendre un tel désastre « idéologique » d'une partie impressionnante de la communauté philosophique ? Une explication possible, la nôtre, est la suivante : (1) l'« idéologie » a été insuffisamment comprise (incontournable, Gramsci ne suffit pas) ; (2) il existe une série de régularités de l'idéologie (exploitées par l'extrême droite théorique), peu remarquées, mais dignes d'être encore mieux comprises ; (3) ces régularités (complexes mais néanmoins structurées), non comprises peuvent engendrer des désastres, bien comprises elles peuvent aider à les prévenir ou aider à les contrer. Notre modèle de l'idéologie est une radicalisation de celui de Gramsci (§7) qui rejoint (et radicalise) Cassirer (§6). Il passe : (i) par la géométrie oppositionnelle (§3) ; (ii) par l'étude minutieuse des idéologies politiques existantes, dont celle de l'extrême droite théorique (actuellement hégémonique, §7) ; (iii) par l'étude des « mixtes idéologiques » (tels le l'« extrême centre », le « rouge-brun », etc.).

Tout d'abord, il semble exister des « pyramides idéologiques » (nous en avons croisé au §4), conçues comme des empilements cohérents de « pizzas idéologiques ». Une pizza est une « vision complexe du monde » (une *Weltanschauung*), sa « garniture » est faite de thèmes : l'empilement de pizzas semblables (mais de « tailles » différentes) modélise la relation entre une idée abstraite (en haut de la pyramide : son noyau) et ses multiples versions descendantes « pédagogiques », le rétrécissement, vers le haut de la pyramide, des pizzas modélise le nombre de gens de plus en plus restreint y ayant accès (pour cause de difficulté conceptuelle). L'élargissement progressif des pizzas lorsqu'on va vers le bas modélise la dilution (pédagogiquement efficace) du message (idéologique). Toute pizza (et la pyramide qui l'explique pédagogiquement) a une « signature », reflet de l'agencement des ingrédients de sa garniture, qui exprime l'ordre de ses priorités thématiques (son « système de valeurs »).



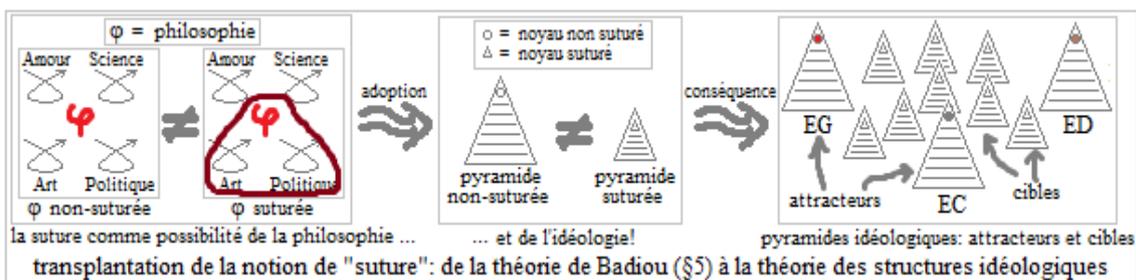
Une pyramide idéologique bien faite garantit l'« effet stéréo » : le même message est accessible par plusieurs points de vue et *semble* donc plus solide. L'extrême droite théorique actuelle illustre cela : elle a rebâti sa pyramide idéologique (par le G.R.E.C.E. et semblables, §7), mais les « antifascistes » ne perçoivent pour l'heure qu'une version sub-optimale, trompeuse de cette pyramide. Or, une pyramide idéologique c'est très important : elle favorise adhésion, militantisme et prosélytisme, ce qui fait gagner ou perdre l'hégémonie culturelle.

De telles pyramides idéologiques il semble en exister actuellement (et à vrai dire de tout temps) au moins trois : Deleuze (dans l'*Abécédaire*) a en ce sens fourni un argument « topologique » crucial pour distinguer *naturellement* gauche et droite politiques comme *contraires* (§2) ; cela contredit le pensif empoisonné (faiseur de rouge-brun) : « La distinction politique gauche/droite est arbitraire et désormais inopérante » (ainsi A. de Benoist et suivants). L'hexagone logique appliqué à ce semblant deleuzien de *contrariété binaire* montre, comme prévu (§3), qu'il existe pour le moins *un troisième contraire*. Il y a donc au moins trois pyramides, celles : d'« extrême gauche », « extrême centre » (la « droite » de Deleuze) et « extrême droite » (la position révélée par l'hexagone oppositionnel) – l'« extrême centre » est un concept extrêmement important et puissant, introduit naïvement comme vertu post-idéologique par A. Giddens (1994) et discuté de manière très critique par C. Mouffe (1998) et A. Denault (2016) : c'est une « troisième voie », *social-libérale*, qui phagocyte la gauche et la droite modérées (T. Blair, H. Schröder, E. Macron, M. Renzi...).



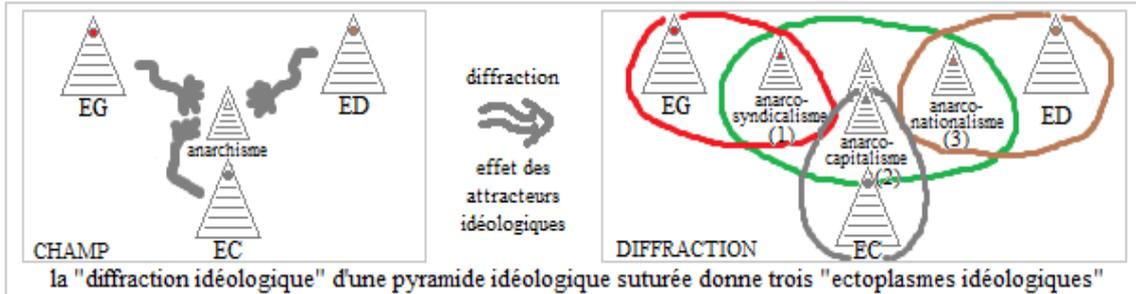
On remarquera que ces trois pyramides idéologiques (dispositifs de pédagogisation de vision du monde) correspondent aux concepts philosophiques et logiques traditionnels d'« universel » (« je pense à tout le monde »), « singulier » (« je pense à moi , car il y a la 'main invisible' »...) et « particulier » (« je pense seulement à mon groupe ») : cela montre la gravité du flottement de l'école marxiste de Losurdo, qui – notamment en discutant Nietzsche – ne distingue pas clairement entre particulier et singulier, corrélativement au fait qu'elle ne distingue pas clairement, selon ses termes, néo-capitalisme et néo-fascisme : elle parle de « *contradiction* entre universel et particulier » (!), elle binarise donc du *ternaire* (§8).

Maintenant, du fait d'une part de l'existence, à y mieux regarder, d'une *quantité pratiquement infinie d'autres pyramides idéologiques* (lié au fait que toute « idée » articulée, par ses explicitations pédagogiques possibles, forme virtuellement une pyramide idéologique, i.e. l'empilement, dans un contexte donné, de ses vulgarisations existantes) et du fait, d'autre part, qu'il existe une preuve que la plupart de ces pyramides sont, en empruntant le concept de Badiou mentionné au §5, « suturées » (i.e. leur prisme conceptuel est trop étroit), on peut et doit *distinguer entre au moins deux sortes qualitatives de pyramides idéologiques* : suturées et non-suturées. Il semble, de ce fait, exister un « champ idéologique », tri-polaire et donc triangulaire (quadri-polaire il tiendrait en un tétraèdre 3D, etc.) : car les pyramides idéologiques non-suturées (EG, EC, ED), plus puissantes (car plus générales dans leur noyau), agissent (en orientant la production d'idées) sur les pyramides idéologiques suturées comme des « attracteurs » sur des « cibles » (ou « particules ») idéologiques.

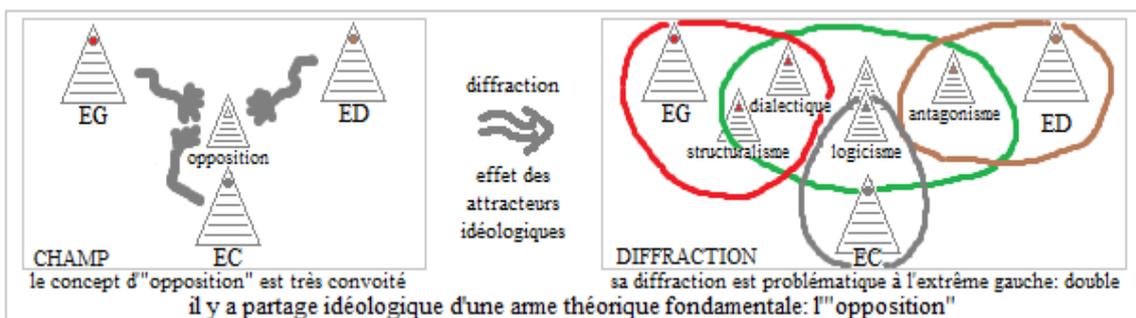


Et il semble en effet exister, vérifiables empiriquement (et étonnantes), des « captations idéologiques » : les pyramides idéologiques non-suturées (les attracteurs) ont le pouvoir (en orientant la production d'idées) de faire se « diffracter » (en « avatars » ou « ectoplasmes idéologiques ») les pyramides idéologiques suturées (ou

cibles). De plus, il semble exister une « hiérarchie des captations » : chaque pyramide cible (i.e. suturée) semble avoir un ordre de préférence quant à la facilité de produire un avatar de chaque type (par ex. la pyramide « anarchisme » semble préférer, dans l'ordre décroissant, EG, EC et ED : l'anarchisme d'EG va de soi, celui d'EC existe, celui d'ED est « tiré par les cheveux »).



Cela produit, par effet combiné global, des sortes de zones thématiques (complexes) d'« influence idéologique ». Ce phénomène concerne toute sorte de concepts et disciplines et même les auteurs. Avec le temps, toutes sortes de concepts se distribuent sous l'effet d'une exigence de cohérence propre à chaque pyramide. Lié à cela il y a, diachroniquement, des sédimentations de « préférences idéologiques » (enchevêtrement complexe de zones d'influence) : il semble donc y avoir une tendance (stupéfiante, mais vérifiable) à une sorte de « *partage idéologique des armes théoriques* », où chaque attracteur dispose de ses points forts et faibles. Cela porte entre autres sur les armes théoriques les plus abstraites : *in primis* sur la notion d'« opposition » (cf. §2), prise comme engendrant une pyramide idéologique suturée, qui donne, au cœur du champ idéologique actuel, une *distribution d'avatars de l'opposition* : dialectique/structuralisme (EG), logique mathématique (EC), antagonisme dual (ED).

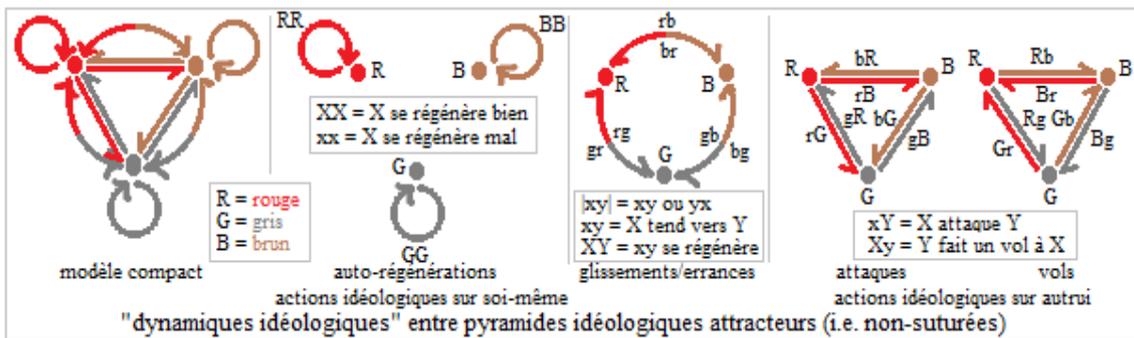


Cela s'explique comme suit : (1) la logique, vérifonctionnelle (le tout n'y est que la somme des parties), est « isomorphe » à l'économie « marginaliste » (elles excluent tout effet d'émergence) ; (2) l'antagonisme est « isomorphe » à la mythopoièse (§7) ; (3)

dans EG deux avatars rivaux se déchirent sans fin : (i) la dialectique, « isomorphe » au marxisme ; (ii) le structuralisme (notamment mathématique), « isomorphe » à l'approche de la « complexité ».

La superposition des divers avatars (ordonnés) produits par diffraction semble entraîner qu'il existe, dans le champ idéologique, à la fois des « bassins idéologiques » (les points forts) et des « îlots idéologiques » (points forts *égarés*). Le champ idéologique est donc à la fois champ de bataille (avec lignes de force) et champ de mines (avec chevaux de Troie).

À ce sujet, pour ce qui est des actions entre les pyramides idéologiques attracteurs (i.e. non-suturées), si l'on fait abstraction des pyramides cibles (i.e. suturées), on voit émerger les *structures élémentaires de véritables « dynamiques idéologiques »* : actions sur soi-même (auto-régénération ou glissement/errance) et actions sur autrui (piège, attaque ou vol).



Comme exemples d'*auto-régénérations* citons, pour BB : J. de Maistre, Nietzsche, puis le G.R.E.C.E ; pour GG : Smith-Ricardo, l'économie mathématique (Walras, Pareto, vers 1870), puis le logicisme (Russell, vers 1900) et maintenant internet (demain, dit-on, la « logique quantique », pour obvier à la chute du logicisme, §4) ; pour RR : la théorie de Marx-Engels vers 1848, puis (tentative mi-avortée, encore en cours) le structuralisme (Althusser vers 1960 ; Meadows, Randers et Meadows en 1972 ; Badiou depuis 1988). Pour les *pièges/glissements*, sont en pleine activité : le rb (rouge-brun), le rg et le gb (pas les autres). Quant aux *vols*, après 1945 il y a eu : par Br pillage des auteurs d'extrême droite (§7) ; actuellement par Rb on vole des auteurs d'extrême gauche ; par Rg il y a vol de l'idée d'émancipation, par la « révolution numérique ». Pour les *attaques* citons, comme exemple de bR et bG, le même viral « bobo ».

Avec ce modèle (*ici à peine esquissé* : nous omettons d'autres éléments importants) l'idéologie se révèle être une chose « naturelle », mais beaucoup plus *structurée* que chez Gramsci, et d'ordre pour ainsi dire mathématique (les pyramides

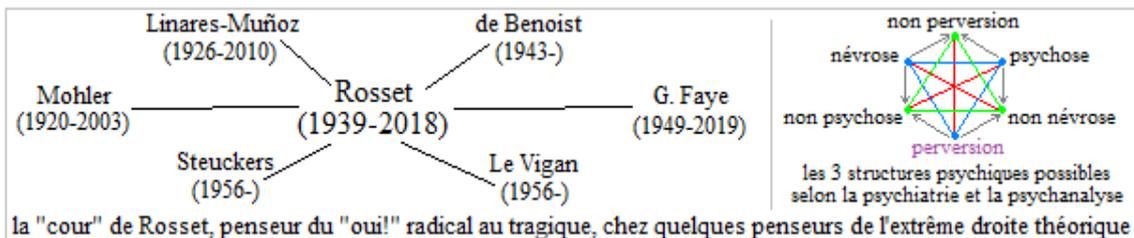
sont des *systèmes* d'idées) : modélisable. C'est un déterminant de l'imaginaire (au sens large), qui comme tel influence la pratique, et dont la combinatoire est complexe et en aucun cas hiérarchisable dans l'absolu (autrement qu'au niveau des préférences idéologiques personnelles) : les attracteurs sont « sur un même plan » (et également inextirpables), tous ont leurs forces et faiblesses. L'utilité escomptée (et réelle !) de ce genre d'analyse est qu'il donne une « explication » visuelle de la présence de certains types de caractères conceptuels (ici : mythopoïèse, pensée binaire, etc.). En cela cette « géométrie idéologique » explique et généralise la remarque alarmée de Cassirer (sur le caractère inextirpable du possible retour destructeur du « mythe politique », §6). Ce modèle donne ainsi une assise vraiment conceptuelle à la discussion de l'idéologie : l'« extrême droite théorique » est un concept beaucoup plus opératoire que le « fascisme » ou le « nazisme ». De même, ce modèle donne sens à l'action théorique (peu perçue) de Badiou (§5) : le « marxisme », le « badiouisme » (etc.) ne sont que des flèches réflexives « RR » d'auto-réforme périodique du vrai concept opératoire invariant (défini à la Deleuze), celui de « extrême gauche théorique », disposant de sa pyramide idéologique (actuellement très instable). Mêmes remarques au sujet de la notion, actuellement très prégnante, d'« extrême centre ». Ce modèle explicite fait passer d'un imaginaire fantasmatique (binaire) « ouvert », à un jeu différentiel « fermé » (mais de *complexité géométrique* très grande), qui dissipe les fantasmes (au mieux naïfs, comme chez Rosset, au pire manipulateurs) de « post-idéologie ».

## 11. Retour sur le concept rossétien de « philosophie tragique »

Nous avons vu, grâce à nos 4 « ingrédients » nouveaux, que la philosophie contemporaine a très largement absorbé quelques ingrédients avariés, aux conséquences très inquiétantes. Que peut-on dire, à la lumière de cela, de l'idée rossétienne de philosophie tragique ? Les arguments de Rosset se présentent comme péremptoirs (une *logique* du pire, §1), mais à une analyse méthodique ils se révèlent en fait être pour le moins problématiques.

*Premièrement*, Rosset se passe de logique mathématique et de dialectique, et il n'a pas tort (§4). Mais par contre en se privant également des enseignements des mathématiques, il passe à côté de l'opposition (§3). Et en effet Rosset n'a pas de pensée sérieuse du concept d'« opposition » en tant que tel, alors qu'il l'utilise massivement (§1). Il l'utilise massivement et souvent *dans un des pires sens qui soient* : binaires. Voilà un « ingrédient (philosophique) avarié » chez lui. *Deuxièmement*, Rosset, par ce

biais (le binarisme oppositionnel), verse, sans le thématiser (et sans en être conscient), dans la mythopoïèse (§1, 9), que le binarisme engendre très facilement (§6, 7, 9). Chez lui cela prend principalement la forme du mythe néo-nietzschéen de l'abolition nécessaire du « philosophique » (généalogie du « vrai »). *Troisièmement*, cette mythopoïèse de Rosset, inconsciente (car prise par lui à tort pour « le raisonnement le plus logique qui soit »), est fortement problématique, pour au moins deux raisons. *D'un côté*, elle est tout sauf anodine : elle correspond dangereusement à ce que dénonce en général avec gravité extrême Cassirer en 1945 (relativement aux conditions de possibilité « philosophico-mythiques » du nazi-fascisme), et que Rosset ne pense pas (il ne semble avoir étudié ni la question de la mythopoïèse en tant que telle, ni son rapport génétique au binaire, ni son rapport constitutif au « mythe politique »). Si sa version à lui de cette mythopoïèse nietzschéenne *a l'air* idéologiquement neutre, il s'avère qu'elle se laisse utiliser sans aucun problème, en tant que mise hors-circuit de la philosophie non-tragique (c'est-à-dire *destruction de la philosophie tout court !*), par l'extrême droite *théorique* (héritière de Nietzsche...), qui, elle, n'est absolument pas neutre idéologiquement : elle est crypto-(néo)nazifasciste. Cet *usage idéologique de la « non-idéologie » de Rosset* est déjà là en 2019. Rosset dispose d'au moins 6 admirateurs, enthousiastes, dans l'extrême droite *théorique* (§7).



Il leur offre au moins trois choses, fort appréciées : (1) le « nivellement de toutes les idéologies », d'où suit que « le nazisme est une idéologie comme les autres » (!) ; (2) le fait de pousser ses lecteurs à aimer Nietzsche, qui, même si Rosset ferme ici les yeux, « pulse » à grand rythme (et avec grand style !), les *idées* de l'extrême droite *théorique* (inégalitarisme, anti-démocratie, culte de la dictature... (§8) ; (3) une vision du monde délivrée du « surmoi » : parfaite pour des « pervers » à la recherche d'émotions fortes normalement interdites. *D'un autre côté*, en plus de l'exposer aux manipulations idéologiques, sa mythopoïèse anti-philosophique dispense Rosset, prétendument, de l'effort de connaître techniquement, de manière robuste, les propositions philosophiques d'autrui, de même que les évolutions du politique et des sciences, dont (derechef) la

science mathématique. De ce fait Rosset se retrouve avoir été un « philosophe paresseux », non pas tant au sens moral, mais au sens « pragmatique » d'un véritable « hara-kiri » conceptuel sien : en ne se fortifiant pas philosophiquement (et en sélectionnant mal ses principaux « ingrédients »...), il a inconsidérément fragilisé ses chances de réussir, malgré son indiscutable talent et finesse philosophiques de départ, à « mettre en orbite » la philosophie tragique. Car pour mettre *vraiment* en orbite quelque chose, il faut d'abord disposer d'un « lanceur » adéquat et on voit mal comment la philosophie tragique pourrait déroger à cette loi. *Quatrièmement*, une remarque critique tout aussi préoccupante semble devoir être faite au sujet du concept général d'« idéologie » (§8, 10) : (i) Rosset n'a de fait aucune pensée autre que basique de ce concept épineux ; (ii) alors qu'il l'utilise dans la définition même de philosophie tragique (§1), mais de manière très abstraite et très pauvre (en fait : triviale) ; (iii) or, de ce fait il se retrouve *très concrètement* à ne pas savoir reconnaître ni penser l'idéologique chez Nietzsche (§8). La réflexion de Rosset sur Nietzsche est, fort paradoxalement, en bonne partie indigente : s'il se targue, encore en 2015, de ne pas avoir développé un délire « Nietzsche de gauche », et, de ce fait, d'avoir eu le mérite de ne pas travestir certains thèmes de Nietzsche, il n'a toutefois aucune réflexion (autre que l'invocation de la perfide sœur nazie) sur le rapport de Nietzsche, très fort, à l'extrême droite *théorique*, alors que cette discussion sur Nietzsche est très structurée (§8), et fait penser de manière sinistre au « cas Heidegger » (§6). Le Nietzsche de Rosset est dès lors un fragment, sévèrement incomplet, du Nietzsche réel. Et sa propre pensée (*qua* « logique du pire », avec sa « pratique du pire » corollaire), qui se croit immunisée contre le pouvoir de l'idéologie, est en réalité elle-même prise inexorablement dans le *champ idéologique* (§10), mais du coup « sans carapace » et immergée dans le « bassin idéologique » d'*extrême droite* théorique qui l'expose, de fait, à un usage idéologique massif par autrui.

Ainsi, voulant juger si Rosset a atteint le but qu'il se fixait (et que toute sa vie durant il a tragiquement cru avoir déjà atteint), il semble que son projet *direct* ait clairement failli : sa « logique » du pire à lui (« la seule possible ») est tragiquement inconsistante. Pourtant, la pensée de Rosset présente un grand intérêt : (i) comme cas d'école d'anti-philosophie (§5), avec ses singularités propres qui permettent d'explorer d'avantage cet important concept ; (ii) et aussi, pour la philosophie tragique au sens de Nietzsche, en étant sa « machine poussée aux limites » (Bernard Stiegler) ; (iii) mais aussi comme matériau important pour des explorations radicales futures *positives* : car

la notion de « pire » fait référence à l'« extrême » ; or l'idée d'explorer des « philosophies de l'extrême » semble, elle, tout à fait justifiée, féconde et même excitante (nous avons avancé cette idée relativement à D. Lewis, E. Severino et H. Everett, cf. Moretti [2015a]) ; l'erreur grave de Rosset semble avoir été de confondre l'objet exploré (l'« extrémalité philosophique ») avec la méthode employée (l'opposition binaire de type « tout ou rien ») : être extrême en pensée signifie, notamment, maîtriser parfaitement la loi des opposés, même lorsqu'elle indique qu'entre tout couple d'extrêmes il y en a nécessairement un tiers tel qu'il fait faire le deuil d'une extrémalité bipolaire (§3). Rosset a manqué l'instrument mathématique adéquat pour penser dans l'abstrait les extrêmes (et donc même cet extrême relativement plus concret qu'est « le pire »). Mais cet instrument existe. On peut donc re-essayer. Penser « le pire », mais sans la mythopoïèse liée à sa binarisation.

### Bibliographie

- AZZARÀ, S.G. *Friedrich Nietzsche. Dal radicalismo aristocratico alla Rivoluzione conservatrice*, Castelvechi, Roma, 2014
- BADIOU, A. *L'Être et l'événement*, Seuil, Paris, 1988
- \_\_\_\_\_. *Conditions*, Seuil, Paris, 1992
- \_\_\_\_\_. *L'éthique. Essai sur la conscience du Mal*, Hatier, Paris, 1993
- \_\_\_\_\_. *Logiques des mondes : L'être et l'événement 2*, Seuil, Paris, 2006
- \_\_\_\_\_. *Le séminaire. Nietzsche. L'antiphilosophie 1 (1992-1993)*, Fayard, Paris, 2015
- \_\_\_\_\_. *L'immanence des vérités – L'être et l'événement 3*, Fayard, Paris, 2018
- BOYER, A. *et alii, Pourquoi nous ne sommes pas nietzschéens*, Grasset, Paris, 1991
- CASSIRER, E. (1946) *The Myth of the State*, Yale University Press, New Haven and London, 2009
- DE BENOIST, A. (1979) *Les idées à l'endroit. Pour une ligne de conduite décisive face à la modernité*, Avatar, Dublin, 2011
- DELEUZE, G. (1962) *Nietzsche et la philosophie*, PUF, Paris, 1999
- DELEUZE G. et GUATTARI F. (1972) *Capitalisme et schizophrénie – I. L'anti-Œdipe*, Minuit, Paris, 1995
- FARÍAS, V. *Heidegger y su herencia. Los neonazis, el neofascismo y el fundamentalismo islámico*, Tecnos, Madrid, 2010
- FAYE, E. *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie. Autour des séminaires inédits de 1933-1935*, Le livre de poche, Paris, 2007 (2005)

- GAUBERT, J. *La science politique d'Ernst Cassirer. Pour une refondation symbolique de la raison pratique contre le mythe politique contemporain*, Kimé, Paris, 1996
- GIDDENS, A. *Beyond Left and Right*, Polity, Cambridge, 1994
- GRAMSCI, A. *Guerre de mouvement et guerre de position*, (textes choisis et présentés par R. Keucheyan) La fabrique, Paris, 2011
- INGRAVALLE, F. *Nietzsche illuminista o illuminato ? Guida alla lettura di Nietzsche attraverso Nietzsche*, Ar, Padova, 1981
- LACOUÉ-LABARTHE P. et NANCY J.-L. *Le mythe nazi*, l'aube, La Tour d'Aigues, 1998 (1991)
- LOCCHI, G. *Wagner, Nietzsche e il mito sovrumanista*, Akropolis, Roma, 1982
- LOSURDO, D. *Nietzsche il ribelle aristocratico. Biografia intellettuale e bilancio critico*, (tomes 1 et 2), Boringhieri, Torino, 2014 (2002)
- MONVILLE, A. *Misère du nietzschéisme de gauche. De Georges Bataille à Michel Onfray*, Aden, Bruxelles, 2007
- MORETTI, A. *The Geometry of Logical Opposition*, PhD Thesis, University of Neuchâtel, Switzerland, 2009
- \_\_\_\_\_. « Why the Logical Hexagon ? », *Logica Universalis*, 6 (1-2), 2012
- \_\_\_\_\_. « La science-fiction comme « désajustement onirisé » et ses enjeux philosophiques actuels », dans : Albrecht-Desestré F. (éd.), *Philosophie, science-fiction ?*, Somnium, Villefranche-sur-mer, 2014a
- \_\_\_\_\_. « Was Lewis Carroll an Amazing Oppositional Geometer ? », *History and Philosophy of Logic*, 35, IV, 2014b
- \_\_\_\_\_. « Oppositional Geometry and the Idea of Structuralist Metaphysics », dans : *Proceedings of the Fifth World Congress on Metaphysics*, Fundación Fernando Rielo, Madrid, 2015a
- \_\_\_\_\_. « Le retour du refoulé : l'hexagone logique qui est derrière le carré sémiotique », dans : Ben Aziza H. et Chatti S. (éds.), *Le carré et ses extensions : approches théoriques, pratiques et historiques*, Publications de la Fac. des Sciences Humaines et Sociales de Tunis, Université de Tunis, 2015b
- MOUFFE, C. « The radical centre. A politics without adversary », *Soundings*, issue 9, summer 1998
- NIETZSCHE, F. *Par-delà le Bien et le Mal*, (bilingue) Aubier, Paris, 1978 (1886)
- \_\_\_\_\_. *La généalogie de la morale*, Gallimard, Paris, 1994 (1887)
- \_\_\_\_\_. *L'anticristo. Maledizione del cristianesimo*, Adelphi, Milano, 1977 (1887)

- RASTIER, F. *Heidegger, messie antisémite. Ce que révèlent les Cahiers Noirs*, Le bord de l'eau, Lormont, 2018
- RICHARD, M.-D. *L'enseignement oral de Platon. Une nouvelle interprétation du platonisme*, Cerf, Paris, 1986
- ROSSET, C. *Logique du pire. Eléments pour une philosophie tragique*, PUF, Paris, 1993 (1971)
- \_\_\_\_\_. « Nietzsche ou la joie par-dessus tout », (entretien avec Aude Lancelin et Marie Lemonnier) *Nouvel Obs*, 23/07/2015
- STEUCKERS, R. *Sinergias identitarias*, EAS, Alicante, 2016
- Taureck, B.H.F. *Nietzsche und der Faschismus. Ein Politikum*, Reclam, Leipzig, 2000
- VERGELY, B. *Cassirer. La Politique du juste*, Michalon, Paris, 1998
- VIAL, P. (éd.) *Pour une renaissance culturelle. Le G.R.E.C.E. prend la parole*, Copernic, Paris, 1979
- ZALAMEA, F. *Philosophie synthétique de la mathématique contemporaine*, Hermann, Paris, 2018 (2009)

*Recebido em 01/06/2019*

*Aprovado em 01/12/2019*